Document généré le 3 juin 2025 04:33

Québec français

Nouveautés

Numéro 140, hiver 2006

URI : https://id.erudit.org/iderudit/50462ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

(2006). Compte rendu de [Nouveautés]. *Québec français*, (140), 4–21.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La seule tache que je ne dessinerai pas, c'est moi, assise dans le coin de mon lit, la veilleuse éclairant mon cahier qui glisse.

ANTHOLOGIE

LOUISE WARREN
Une collection de lumières. Poèmes choisis 1984-2004
Choix et préface d'André Lamarre, Typo, Montréal, 2005, 230 pages

« Fermer un texte m'affole » (p. 88) : voilà ce que la productive romancière, essayiste et poète Louise Warren nous confie dans un de ses poèmes. Ce sentiment est de toute évidence à l'origine de ce retour anthologique qu'elle définit, sur son site Internet (www.louisewarren.com), comme une « intensification de [s]on travail, présenté en condensé et avec de nouveaux liens ». En fait, elle cherche à marquer une étape dans son œuvre poétique, généralement marqué par l'intimisme. Aussi un pareil bilan est-il très utile pour l'exportation telle quelle, ou dans une autre langue.

L'édition est de belle qualité, rehaussée par une préface intelligente de l'anthologiste, qui nous livre les grandes lignes de l'œuvre de la poète. On y retrouve également les dates des recueils réunis, un bon dossier critique, une chronologie complète et des notes pertinentes.

Il est par ailleurs intéressant de constater, grâce à un tel effort de synthèse, combien l'ensemble de l'œuvre de Warren peut être cohérent. Nous la voyons passer par toutes sortes de situations, toujours authentiques, où l'émotion est facilement palpable. Le thème de la lumière traverse vingt ans d'écriture : depuis la belle lumière, conscience, couleur, projet d'amour, jusqu'à l'absence totale d'illumination, là où il y a « des cendriers remplis d'angoisses » (p. 43). L'écriture se construit à partir d'un lexique simple, souvent nominal (« le monde est une vaste énumération », p. 76), dispensé avec équilibre, minimalisme, parfois accompagné d'accents à la Saint-Denys Garneau, si ce n'est des allusions, avec le jeu des répétitions : « On fait des tranchées, on rampe, ° on attend ou on avance, on avance ° on creuse encore, chaque jour ° l'étau se resserre, creuse, creuse. ° On livre bataille et il faut se blinder » (p. 77). Le dialogue avec l'autre (le lecteur, l'amoureux) est très important, le texte devenant parfois directif : « je veux que vous lisiez lentement » (p. 101). Le mélange des arts, à même le vers, caractérise aussi cette écriture de la fusion et du souvenir, surtout dans *Croquis*, où la peinture se substitue paradoxalement à la poésie qui glisse, qui fuit : « La seule tache que je ne dessinerai pas, c'est moi, assise dans le coin de mon lit, la veilleuse éclairant mon cahier qui glisse » (p. 63).

Bref, voici un recueil touffu, qui résume un grand pan de la carrière littéraire de Warren et qui témoigne, certainement, par le biais de cette voix singulièrement universelle, du travail des poètes québécois durant ces deux décennies. Néanmoins, on sait que Warren a modifié certains textes et, bien que l'intention n'était pas de présenter une édition critique, les mordus de génétique littéraire auraient aimé contempler quelques exemples des « strates d'écriture », peut-être en annexe, avec la chronologie. Toutefois, ce reproche n'éclipse pas l'intérêt de cette collection de lumières pour quiconque s'intéresse à la culture québécoise en général et à la poésie de qualité en particulier.

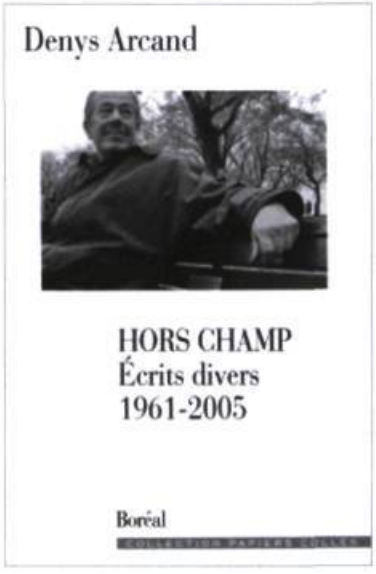
PIERRE-LUC DESMEULES

ESSAI

DENYS ARCAND
Hors champ. Écrits divers 1961-2005
Boréal, Montréal, 2005, 193 pages
(Collection « Papiers collés »)

Déjà considéré depuis une vingtaine d'années comme un important ambassadeur du cinéma québécois à l'étranger, Denys Arcand, après avoir raflé un Oscar et un important prix à Cannes, a maintenant définitivement acquis ce statut particulier que pouvait avoir à son époque un Fellini en Italie, statut ambigu hésitant à la fois entre la figure de « vedette médiatique » et celle de « trésor national ». Or, ce recueil de brefs textes divers, proposé par les éditions Boréal, met plutôt de l'avant la figure essentielle de l'intellectuel, puis plus généralement celle de l'homme. Articles polémiques parus dans la revue *Parti pris*, études historiques, sociologiques ou cinématographiques, préfaces à l'édition de scénarios, discours de remerciements ou d'hommage, cet ensemble hétéroclite de près d'une quarantaine de textes a été rendu possible grâce au travail de recherche de Réal LaRochelle et de François Gagnon, lors de la rédaction de la biographie du cinéaste (*Denys Arcand, l'ange exterminateur*, Leméac, 2004). Compilés et ordonnés judicieusement de façon chronologique par François Ricard, ces textes ont précisément la qualité de parvenir à saisir le mouvement d'une pensée à travers le temps.

Si les écrits de jeunesse s'évertuent généralement à choquer sans modération les « bien-pensants-de-gauche » (p. 18), à fustiger la « bonne conscience rédemp-



trice » (p. 28) et à dénoncer les « plaidoyers en faveur de l'Ordre » (p. 53), ce portrait de la première époque réussit tout de même à traduire les préoccupations naissantes du cinéaste (notamment le rapport des Québécois à leur sexualité). Ces premiers textes sont aussi l'occasion de cerner la relation ambiguë qu'entretiendra Arcand avec les intellectuels tout au long de sa carrière. Ce dernier maintenant toujours une sorte de distance ironique face à son propre statut d'intellectuel (lire les textes « Vivre à la campagne » et « Je me refuse à réfléchir »), il est parfois étonnant de surprendre au fil de la lecture des emprunts directs au discours intellectuel de l'époque : « Il y a là, me semble-t-il, un refus inconscient de coïncider avec son moi collectif » (p. 36). La polémique rejoint aussi le paradoxe dans un texte curieux comme « Parler du cinéma d'ici », datant de 1967, où Arcand prétend « qu'on écrit déjà beaucoup trop sur le cinéma d'ici » (p. 65). Parmi les curiosités plus amusantes, mentionnons sans réserve son éloge à « La rigueur du sport ». Rigoureux, Arcand l'est davantage dans ses relectures de l'histoire proposées dans « La Rébellion de 1837 vue par les manuels scolaires », puis dans les « Découvreurs ».

Progressivement, c'est un cinéaste sérieux qui se met à s'interroger sur son art, frôlant parfois le pessimisme, mais ne sombrant jamais dans la complaisance. À la lecture des préfaces à ses scénarios publiés, de même qu'à celle des textes réflexifs sur le cinéma, la démarche de l'artiste apparaît de plus en plus cohérente. Délaissant peu à peu l'intransigeance de ses premiers textes, Arcand n'en conserve pas moins une vision bien personnelle et assumée du Septième Art. C'est d'ailleurs en puisant du côté de l'intime et du personnel que le recueil se bonifie vers la fin. La véhémence du discours fait lentement place à la nostalgie et à l'introspection. Le cinéaste rend hommage à des collègues, à des amis (« Pierre Lamy, producteur », « Jacques Leduc, l'ONF et les bienfaits de la pige », « Éloge funèbre de Francis Mankiewicz »). Les souvenirs refont surface sous diverses formes et la réflexion critique du réalisateur s'articule maintenant autour de la nostalgie d'un art voué à disparaître. « Les mouvements mécaniques de la caméra et du projecteur appartiennent à l'époque du métier à tisser, de la machine à coudre et du dactylographe » (p. 169). La charge affective de cette production textuelle plus intime culmine finalement dans une lettre au père qui n'est pas sans susciter ces mêmes émotions vives que charriait le dernier opus filmique du cinéaste.

JEAN-PHILIPPE BOUDREAULT

CORRESPONDANCE

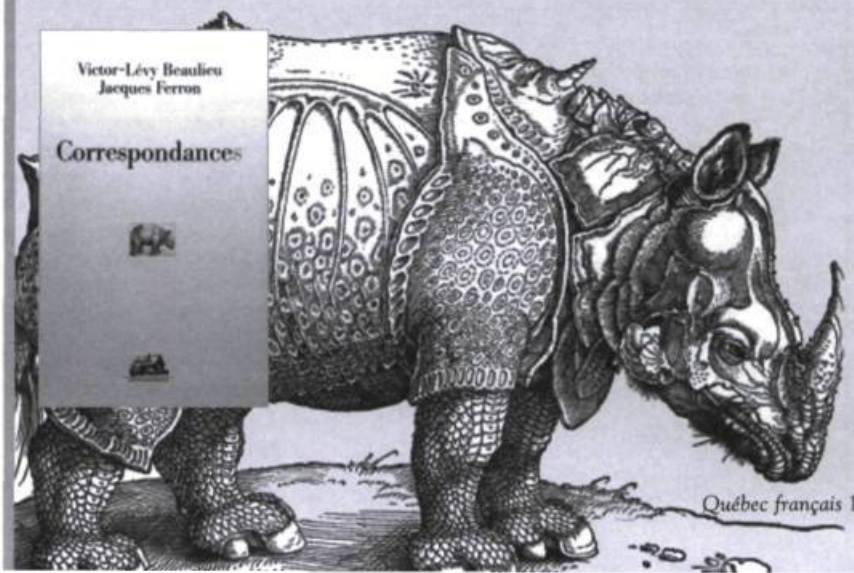
VICTOR-LÉVY BEAULIEU et JACQUES FERRON
Correspondances
Éditions Trois-Pistoles, Notre-Dame-des-Neiges, 2005, 117pages

Victor-Lévy Beaulieu a toujours voué, depuis le début de sa prodigieuse carrière d'écrivain, une grande admiration pour le docteur Jacques Ferron, qu'il considère comme le plus grand écrivain québécois contemporain. Et s'il est venu lui-même à l'écriture, c'est grâce à lui. « [...] c'est un peu, pas mal beaucoup à cause de vous que nous pouvons écrire. Dix écrivains de votre taille changeraient le pays. Personnellement, j'espère seulement qu'un jour je serai moi aussi à la hauteur » (p. 38), lui avoue-t-il dans une lettre datée du 15 août 1973. Alors qu'il était directeur littéraire aux Éditions du Jour de Jacques Hébert, puis des éditions de L'Aurore, dont il était aussi propriétaire, il a entretenu une correspondance avec lui, qui l'eût davantage satisfait s'il avait été un « écriveux de lettres », car ces lettres auraient été plus nombreuses que les dix qu'il reproduit dans son livre, avec les treize qu'il a reçues de Ferron. Complètent l'ouvrage une lettre, la première, que Ferron a écrite à son père, au début de sa carrière de médecin, et une autre adressée à John Grube, son traducteur, dans laquelle il parle de Victor-Lévy et de son talent comme écrivain. Les lettres, soigneusement datées, apparaissent selon un ordre chronologique de rédaction.

Ce qui fait la valeur de ces lettres, ce qui en assure leur importance, ce sont les renseignements qui y sont consignés relatifs aux œuvres que l'un et l'autre écrivain a sur le chantier. C'est ainsi, par exemple, que l'on apprend que, à la suite de la parution des *Nuits de Malcomm Hudd*, Ferron a abandonné la rédaction de « La passion et la mort de Rédempteur Fauché », roman qui devait être la suite du *Ciel de Québec*, d'autant qu'il n'a pu obtenir des documents importants sur l'affaire Darabaner. Dans son introduction, VLB revient sur cette épisode : « Le personnage principal devait en être l'enfant né miraculeusement dans le village des Chiquettes, béni par les trois cardinaux de Québec et qui devait devenir l'incendiaire du ciel de Québec. Ferron devait s'y inspirer de l'affaire Darabaner qui faisait scandale en ce temps. Si je me souviens bien, on avait retrouvé dans les décombres d'une maison criminellement incendiée les restes d'un jeune garçon enterré dans la chaux vive et qu'on croyait avoir été tué par la pègre » (p. 25-26). Ferron avoue avoir amputé la fin de *Papa Boss*, roman qu'il considère comme ce qu'il a fait de mieux et autrement plus cruel que *Les roses sauvages* (p. 34). Quant à VLB, il a voulu publier une édition de luxe de « La vache morte du canyon » (p. 39). Plus loin, il lui fait cette confidence qui témoigne encore de son admiration pour l'auteur du *Ciel de Québec* : « Avoir su que je n'aurais jamais publié l'un de vos livres à l'Aurore, je ne suis pas sûr que j'aurais continué longtemps à jouer à l'éditeur » (p. 45). « [S]ans votre œuvre, la fiction québécoise n'aurait pas bien d'allure [...] À côté de vous, nous sommes tous de bien petits poissons » (p. 48). Et Ferron le lui rend bien cet hommage, quand il écrit le 6 décembre 1980 : « [...] vous êtes le grand écrivain que je n'ai pas été, c'est aussi simple que ça » (p. 70). Les deux écrivains, d'une lettre à l'autre, s'encouragent mutuellement, portent des jugements sur les œuvres de l'autre, surtout dans des moments difficiles pour l'un et pour l'autre.

Voilà certes un livre intéressant et important pour les historiens littéraires et pour les amateurs de littérature.

AURÉLIEN BOIVIN



ESSAI

RÉJANE BOUGÉ
Je ne me lève jamais avant la fin du générique
Québec Amérique, Montréal, 2005, 240 pages

Après quatre ouvrages, dont trois romans, Réjane Bougé signe ici un texte oscillant entre l'essai intimiste (qui n'exclut pas la critique) et le récit autobiographique ; un texte conjuguant deux thèmes de différentes natures : la vie et la mort de sa mère ainsi que son amour du cinéma. Ressassant des souvenirs d'enfance et d'adolescence surtout, l'auteure parcourt les œuvres cinématographiques qui l'ont accompagnée à travers les ombres et les découvertes.

Cette relation avec le Septième Art débute sous le signe de la tragédie alors que l'auteure raconte comment sa mère, une femme résolument froide et « taciturne », « s'est toujours animée pour [...] ressusciter » le récit d'un grave incendie qui, un jour de janvier 1927, fit périr 78 enfants dans un cinéma de Montréal. L'auteure raconte avec lucidité la relation conflictuelle qu'elle a entretenue avec sa mère jusqu'à sa fin, insistant sur sa maladie qui la laissa amputée d'un sein et psychologiquement meurtrie. Si son père est celui qui l'amenait au cinéma et grâce à qui elle a pu établir un premier contact avec le matériau filmique (par le biais de films amateurs), c'est sous l'influence de sa marraine que l'auteure a « su qu'il y a des extases que seul le cinéma peut procurer ».

Par cette remémoration active d'épisodes de sa vie, Bougé évoque la peur des morts qui la hanta à travers des films comme *Carrie* ou comme le « séisme », la « secousse tellurique » que fut pour elle *The Exorcist*. Parallèlement, elle revient pensivement sur l'exploration du désir, des pulsions érotiques éveillées grâce à l'image sensuelle de Bardot dans *Et Dieu créa la femme*. Elle évoque une fascination pour l'étrangeté de certains désirs (*Le silence*), allant jusqu'à la blessure corporelle (*Crash*). Que ce soit son enthousiasme pour les comédies musicales, son admiration pour Isabelle Huppert ou son intérêt marqué pour les personnages bibliques, mis en scène dans divers péplums, Bougé travaille toujours à découvrir dans ces sujets ce qui les lie à sa vie, à ses affects et à sa pensée. Celle-ci est ici libre, inachevée et mouvante à travers l'écriture et les multiples chapitres dans lesquels se poursuivent parfois une même idée, un même souvenir, une observation continue d'un genre cinématographique. Toutefois, le texte conserve et revendique son état fragmentaire qui permet justement à l'auteure de couvrir un vaste répertoire mémoriel, filmique et culturel, sans qu'aucune des multiples références ne paraisse malvenue. L'œuvre acquiert entre autres sa cohésion par une écriture qui, au-delà de sa valeur critique ou essayistique, nous rappelle ponctuellement que le réel sujet qui incite, qui meut celle-ci, n'est pas tant l'écran ou le film que l'intériorité de sa spectatrice, qui ne peut que retrouver dans cet art, dans ce spectacle, un écho à ses propres appréhensions, à ses passions, à sa propre fragilité.

Outre l'évidente qualité d'écriture, qui fait de ce « récit » une lecture intéressante, tant affectivement qu'esthétiquement, il est heureux que son auteure possède en plus un regard analytique du cinéma qui ne soit pas dénué de réelles connaissances en la matière, bien au contraire. Entre l'analyse d'un art et la souvenance d'un amour maternel insuffisant, Bougé rappelle à quel point le cinéma, la fiction comme le documentaire, implique incessamment le spectateur dans son mouvement. Et qu'en se remémorant ces films, il fait bon de réfléchir à sa vie, d'en revoir des fragments, des plans.

GABRIEL LAVERDIÈRE

ISSA ASGARALLY
L'interculturel ou la guerre
Préface de J. M. G. Le Clézio
L'auteur, Port-Louis (Île Maurice)
2005, 122 pages

La réflexion que nous propose Issa Asgarally, professeur à la Faculté des sciences de l'éducation de l'Université de l'Île Maurice, dans *L'interculturel ou la guerre*, essai de combat préfacé par J. M. G. Le Clézio, se situe dans la démarche de plusieurs gouvernements, dont ceux du Québec et du Canada, qui ont réussi, malgré le véto des États-Unis, à faire adopter récemment à Paris la politique de la diversité culturelle pour contrer la domination qu'exerce en la matière certains États ou certains mouvements intégristes. L'essayiste s'interroge d'abord sur les causes de la violence, de l'injustice sociale, des inégalités des peuples, et propose une nouvelle manière de voir et d'agir : l'interculturel ou l'interpénétration des cultures comme condition essentielle à l'enrichissement des peuples et à l'établissement d'une paix durable entre les nations. Il fait même de cette démarche « un véritable enjeu de civilisation », tout en apportant, au long de sa pénétrante et enrichissante réflexion, des définitions, des précisions, des distinctions sur différents concepts, tel celui de l'interculturel qu'il distingue du multiculturalisme, qui peut devenir « l'antichambre de l'ethnicisme », voire du racisme. Il réfute au passage la thèse, qu'il juge dangereuse, que l'Américain Samuel Huntington a développée dans son ouvrage *Le choc des civilisations* (1996) et propose plutôt de pratiquer l'interculturel en soulignant et en développant l'esprit de coopération et d'échanges entre les peuples, car il constate que « ce qui est vrai [...] c'est de voir l'identité humaine et les cultures en train de se construire cumulativement comme un mélange complexe d'échanges entre des cultures variées » (p. 59). Il en veut comme preuves les œuvres des grands écrivains issus de cultures différentes, qui transcendent les frontières linguistiques et nationales de leur lectorat. Il faut, selon l'essayiste, rejoindre l'Autre, l'Étranger, et cette rencontre est possible grâce à l'interculturel, sinon c'est la guerre. Les langues fournissent un bel exemple de cette pratique pour éviter la... guerre des langues. Elles empruntent souvent à d'autres langues et ces emprunts constituent des enrichissements et des renouvellements de possibilités d'expressions. Comme le dit Henriette Walter, « une langue qui vit est une langue qui donne et reçoit » (p. 67). Il faut qu'il en soit ainsi au niveau des cultures plurielles menacées par la mondialisation : « L'interculturel, c'est favoriser l'essor de la création, la réadaptation des cultures au vent de la mondialisation », qui, elle, « projette une culture mondiale d'essence occidentale voire américaine » (p. 73), et ainsi dominante et meurtrière. La traduction doit y jouer un rôle, car les traducteurs, comme les professeurs de français ou d'autres langues, deviennent des passeurs culturels entre les hommes et la culture (p. 78). D'où l'importance aussi de l'intertextualité, « domaine privilégié de l'interculturel » (p. 81).

Bien d'autres points de vue sont développés dans cet essai majeur, celui des religions qu'il faut aborder comme faits de culture et non comme objets de culte (p. 90), celui de l'éducation ou de l'école, qui doit se préoccuper des arts comme des sciences, de la culture de la vie aussi (p. 95), alors que, c'est un constat, l'école ne favorise guère aujourd'hui le véritable échange social, et devrait se préoccuper davantage de la formation de la pensée

critique (p. 104), pour la développer chez nos jeunes, peu importe leur ethnie, leur race, leur religion ou leur langue. L'interculturel ou la guerre ? À nous de choisir la bonne démarche pour éviter les dérapages, voire le chaos.

AURÉLIEN BOIVIN

ANDRÉE FERRETTI
Écrire. Pour qu'arrive le Grand Soir
Les Éditions Trois-Pistoles,
Notre-Dame-du-Chemin, 2005.

Andrée Ferretti est une nationaliste engagée dans la lutte pour l'indépendance du Québec, depuis le tout début des années 1960 alors qu'elle militait au sein du Rassemblement pour l'Indépendance nationale. Son engagement ferme et soutenu lui a valu d'être nommée Patriote de l'année en 1979 par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. Elle a participé à la campagne référendaire de 1995. Elle rêve encore du Grand Soir, celui de l'indépendance du Québec, qui tarde trop, mais qu'elle ne désespère pas de voir arriver. Ce Grand Soir c'est le but ultime de son action politique radicale et acharnée des quarante dernières années. Son écriture est en soi une action politique et chacun de ses écrits, que ce soit un essai, une nouvelle, un récit ou un roman, va en ce sens.

Dans son dernier livre, on découvre une Andrée Ferretti qui s'offusque, s'indigne, combat, dénonce. Elle l'a fait en militant et, plus encore, en écrivant. Elle écrit pour contester et refaire le monde autant que pour « donner le goût de la subversion » (p. 23). Elle est très convaincante dans son argumentation. Elle fait d'elle-même un portrait juste, sans complaisance. Elle ne cache ni ses convictions, ni ses déceptions. Ses plus grandes qualités restent pour moi sa loyauté au pays, sa franchise et son honnêteté.

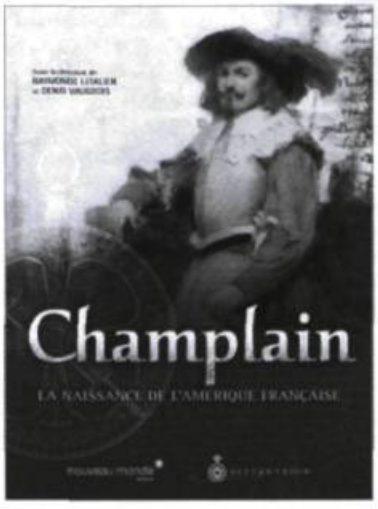
CÉLINE CYR

RAYMONDE LITALIEN et DENIS VAUGEOIS [dir.]
Champlain. La naissance de l'Amérique française
Nouveau Monde éditions / Septentrion, Paris / Québec, 2004, 397 pages

C'est un livre savant et de luxe, très grand format, en couleurs, impressionnant mais difficile de manutention pour la lecture, que publient deux éditeurs de deux pays. Fait d'un texte fourni de près de 400 pages, l'ouvrage est magnifiquement illustré comme nous y a habitués le Septentrion qui marque par ce livre de collection son 15e anniversaire. Les maîtres de l'ouvrage savant ont fait appel à plus de trente spécialistes des deux côtés de l'océan. D'un texte érudit à l'autre, avec beaucoup de notes de fin d'articles, il y a parfois chassé-croisé des informations, ce qui permet de mieux retenir l'essentiel. Même si Champlain est le protagoniste de l'ouvrage, le lecteur croise bien des personnages historiques comme Pierre Chauvin, Aymar de Chaste, Marc Lescarbot, Jean de Biencourt de Poutrincourt et évidemment Pierre Dugua de Mons, co-fondateur de Québec, sans compter les acteurs royaux et amérindiens.

Le livre divisé en sept grandes séquences ausculte la France d'avant Champlain et l'état de la marine dominée par des privés plutôt que par le Royaume, parle des incursions françaises plus au sud avant 1603, consacre des articles aux débuts de l'Acadie. Vient ensuite le choix que Champlain fait de s'établir dans l'estuaire saintlaurentien où des alliances amérindiennes sont habilement tissées par Champlain, où le contrôle des allées et venues est plus facile. Ce qui suit traite des défis à affronter, des bilans à établir dans l'aventure coloniale et dans ses avatars et réussites. Le chapitre sept tente enfin de dégager le visage et la personnalité de Champlain dont la naissance comme le lieu d'enterrement restent obscurs. Mais tout au long de l'ouvrage qui comprend à la fin une chronologie précieuse (1567-1636), une biographie détaillée et un index fort pratique, le visage de Champlain apparaît, ses connaissances sont manifestées comme cartographe, ethnologue, homme de relations habiles mais aussi respectueuses avec les aborigènes, écrivain même et ayant une vision dépassant largement le commerce dans l'établissement d'une Nouvelle France. Un bel ouvrage qui offre une lecture de longue croisière.

ANDRÉ GAULIN



Un bel ouvrage qui offre une lecture de longue croisière.

ÉTUDE

DANIEL MARCHEIX
Le mal d'origine. Temps et identité dans l'œuvre romanesque d'Anne Hébert
L'instant même, Québec, 2005, 544 pages

Les fidèles lecteurs d'Anne Hébert, qui demeurent à l'affût de la parution d'ouvrages témoignant de son univers fécond, éprouveront une satisfaction intellectuelle à parcourir *Le mal d'origine*, publié aux Éditions L'instant même. Daniel Marcheix, enseignant et chercheur à la Faculté des lettres et des sciences humaines de l'Université de Limoges, reçoit le premier prix scientifique Anne-Hébert pour sa thèse de doctorat qui explore temps et identité dans l'œuvre romanesque de la grande dame de la littérature québécoise.

L'originalité de la lecture proposée consiste en un cheminement minutieux qui suit attentivement, toutes antennes ouvertes, les personnages dépossédés et livrés au temps poreux dans leur aventure intérieure en quête d'identité, afin de mettre en lumière la dynamique profonde du mal d'origine qui les dévore et les torture inlassablement. Avec une logique rigoureuse et une sensibilité vigilante, Marcheix, respectueux du discours narratif hébertien dont il admire la « densité

sémiotique forte », s'applique à déceler les liens étroits et sans cesse renouvelés qui tissent la trame du texte et l'alimentent avec une « cohérence signifiante ». L'enseignant connaît bien le pouvoir du verbe, la magie de l'image, le vocabulaire littéraire ; il navigue avec l'exactitude et la précision du spécialiste à travers les méandres des récits pour dévoiler le jeu des récurrences, approfondir le tumulte des intuitions et révéler l'authentique constance de la remémoration d'une blessure originelle.

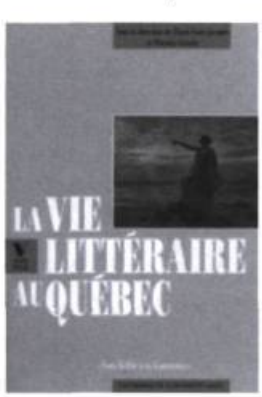
Trois grands volets, comme trois grands coups de théâtre, présentent une démarche serrée qui scrute à la loupe le monde d'Anne Hébert : « Des configurations narratives à l'expérience temporelle fictive » ; « Crise des origines et dispersion identitaire » ; « Les chemins de l'assomption identitaire ». À travers ce triptyque se dessine « le spectacle fascinant et cruel de personnages contraints à la dissidence identitaire », la certitude de la primauté des sensations pour rendre le corps habitable et l'accession à la parole pour briser l'enfermement de la solitude.

L'auteur de l'étude démontre un vif intérêt pour la littérature et la société québécoises. Tout au long de son parcours, il souligne au passage d'autres recherches intéressantes. Son travail méticuleux s'inscrit dans la continuité des essais qui approfondissent l'univers hébertien et qui en dévoilent sa richesse intarissable.

FRANCE NAZAIRE GARANT

MAURICE LEMIRE
et DENIS SAINT-JACQUES [éd.]
La vie littéraire au Québec, tome V : 1895-1918
Les Presses de l'Université Laval, Sainte-Foy
2005, XVI, 680 pages

Le cinquième volume de *La vie littéraire au Québec*, ouvrage dirigé par des chercheurs du CRILCQ (l'ancien CRELIQ) de l'Université Laval, poursuit une entreprise monumentale et de longue haleine qui se propose de réécrire, à travers une perspective neuve et originale, l'histoire *littéraire* du Québec, mais qui constitue, en même temps, un ouvrage pionnier de l'historiographie tout court sur le plan méthodologique et conceptuel. Le lecteur y trouvera, comme pour les volumes précédents, des chapitres extensifs sur les conditions culturelles, politiques et éditoriales de la production littéraire, sur les acteurs de la vie littéraire, le marché de la littérature ainsi que sur l'évolution des différents genres fictionnels et non-fictionnels (comme l'essai, l'historiographie, etc.) pendant cette période clé, autour de 1900, pour l'histoire littéraire et culturelle du Québec. Ce panorama est complété par deux vastes chapitres, originaux et bien documentés, sur « Les déterminations étrangères du champ littéraire » ainsi que sur « La réception », qui inclut également un bref sous-chapitre sur la réception des œuvres de la période à l'étranger. Ce dernier se limite toutefois essentiellement à la réception en France, tandis que d'autres pays, comme les États-Unis, mais aussi les pays de langue allemande, se trouvent largement écartés. Ces lacunes de l'ouvrage sont pour une part la conséquence des limites imposées par l'espace disponible, mais elles sont aussi liées à l'état actuel de la recherche — qu'une entreprise comme *La vie littéraire*, allant bien au delà de la simple compilation ou de la pure synthèse de travaux existant —, fait avancer en montrant les terrains encore peu défrichés et propices à être explorés. Ceux-ci semblent se situer, à lire de près cet ouvrage qui convainc également par son excellente qualité éditoriale, son appareil bibliographique et son illustration abondante, essentiellement dans les deux domaines suivants.



D'une part, la présence et l'impact de la culture canadienne anglophone et US-américaine sont, certes, mentionnées, mais auraient mérité une place plus importante dans le cadre d'un ouvrage qui vise à saisir également les multiples interrelations entre la littérature québécoise et d'autres littératures. Au Québec circulaient, aussi pendant la période en question, des journaux et des œuvres littéraires anglophones, dont la présence fut renforcée encore par les réseaux sociaux et culturels entre les Franco-Américains et le Québec. Un ouvrage central sur la question linguistique au Canada, comme celui de Henry William Moore, *The Clash. A Study in Nationalities* (1918) fut ainsi largement discuté en Ontario, mais aussi au Québec et diffusé tant dans sa version originale anglaise que dans sa traduction (en 1920) ainsi qu'à travers une traduction partielle parue dans le très répandu *Almanach du peuple* en 1919.

D'autre part, le rôle de la presse périodique, à travers tous ses genres, du quotidien à l'almanach populaire, est certes pris en considération, mais mériterait des recherches encore plus poussées. Ceci concerne d'abord le rôle de la presse dans la promotion d'auteurs et la diffusion de textes littéraires en vue d'un large public ; ensuite, la présence de la presse française et de la presse canadienne-anglophone dans le Québec de l'époque ; et, enfin, le rôle de médiatrice que la presse dans son ensemble joua à l'égard de la diffusion de textes et de modèles littéraires et culturels étrangers dans les milieux francophones.

HANS-JÜRGEN LÜSEBRINK

Collectif sous la direction de
MICHELINE CAMBRON
La vie culturelle à Montréal vers 1900
Fides et Bibliothèque nationale du Québec
Montréal, 2005, 412 pages (+ disque compact)

L'idée d'un livre illustré sur la vie culturelle montréalaise au tournant du siècle dernier a pris forme en 1999, alors que se tenait un colloque de deux jours visant à célébrer le centenaire de l'anthologie *Les soirées du château de Ramezay*. L'événement a donné lieu non seulement à un colloque, « Autour de l'École littéraire de Montréal », mais également à une exposition, « L'effervescence d'une fin de siècle », à l'édifice Saint-Sulpice (l'ancienne Bibliothèque nationale du Québec), rue Saint-Denis à Montréal. Cette rencontre interdisciplinaire mémorable réunissait une trentaine de spécialistes de la littérature, de l'histoire, des arts et de la musique, qui sont venus présenter à la fois les acteurs (poètes, prosateurs, gens de théâtre, peintres, illustrateurs, musiciens) et les activités de cette époque mouvementée, qui se situe approximativement entre 1895 et 1905. À la question posée par les organisateurs du colloque : « Montréal 1900 : ville moderne ? », les participants sont venus proposer des réponses et démontrer pourquoi et comment, en cette *fin-de-siècle*, avec sa population d'un peu plus de 200 000 habitants, dont 80 % sont francophones, Montréal est effectivement devenue la métropole du Dominion du Canada et un pôle culturel d'envergure. Alors que les Parisiens vivent au rythme de « La Belle Époque », les Montréalais, eux, assistent aux séances publiques de l'École littéraire de Montréal, où Émile Nelligan récite des vers, se rendent aux expositions de la Montreal Art Association, vont aux concerts musicaux d'Emma Lajeunesse (Albani) ou d'Ignace-Jan Paderewski, ainsi qu'aux pièces de théâtre de cercles amateurs ou celles de la Troupe franco-canadienne et aux Soirées de famille, présentées au Monument national. Une foule nombreuse peut voir et entendre ses vedettes théâtrales préférées, Paul Cazeneuve dans le rôle du sinistre M. Hyde ou Julien Daoust en Christ dans *La Passion*, alors que des magazines culturels comme *Le Monde illustré /*

L'Album universel, *Le Passe-temps* ou *L'Art musical* s'attardent aux nouveautés dans le domaine littéraire, artistique et musical.

Paru sous la direction de Micheline Cambron et un comité éditorial de six personnes, l'ouvrage est co-édité par Fides et la Bibliothèque nationale du Québec. Abondamment illustré par des images d'époque (la reproduction de plus d'une centaine de toiles, gravures, dessins et photographies anciennes) et une quinzaine de hors-texte couleurs, le livre se divise en trois sections, consacrées respectivement aux horizons politiques et culturels (« L'état des lieux »), aux horizons formels (« Entre le populaire et le savant ») et à quelques activités du groupe phare, (« L'École littéraire de Montréal »). Un disque compact contenant 19 sélections complète l'ensemble en faisant revivre l'environnement musical dans lequel baignent les Montréalais d'autrefois.

Les dix-huit études réunies ici sous une même couverture proposent non seulement de l'inédit au sujet de la vie culturelle en 1900, elles proposent également de nouvelles pistes de recherche, notamment sur le théâtre (Lucie Robert), sur l'histoire des bibliothèques publiques (Michèle Dagenais), sur l'activité musicale (Marie-Thrèse Lefebvre et Mireille Barrière), sur la vie associative (Pierre Rajotte et François Couture), sur la vie artistique (Laurier Lacroix), sur des artistes-illustrateurs (Dominic Hardy) et sur l'esthétique de toute une génération de poètes (Suzanne Martin, Michel Lemaire, Marta Horban, François Hébert, Pascal Brissette, Réginald Hamel). Cette œuvre collective, qui se veut une fresque interdisciplinaire, mais qui a l'allure d'un kaléidoscope, donne le goût d'en savoir davantage. En attendant de lire une véritable histoire culturelle du Québec, les lecteurs pourront consulter, à titre de complément d'information, le cinquième tome de *La vie littéraire au Québec*, qui porte sur la période qui va de 1895 à 1918.

KENNETH LANDRY

CONTE

ROCH CARRIER
Quatre petits contes de Noël
Éditions du Lilas, Vallée-Jonction
2005, 80 pages

Il arrive juste à temps pour être glissé dans les bas de Noël, ce petit livre de contes publié par Roch Carrier aux Éditions du Lilas. Comme toujours, la facture soigné des livres des *Éditions du Lilas* en fait un bel objet, agréable à offrir, *plaisant* à recevoir.

Roch Carrier n'a guère besoin de présentation. Tous connaissent son indéniable talent de conteur, qu'il nous a exposé dans plusieurs recueils. Ce talent ne se dément pas dans *Quatre petit contes de Noël*. Ces contes ont d'abord été écrits pour les journaux et magazines à l'occasion de Noël.

On y retrouve une écriture vivante, des personnages authentiques débordants de sincérité. On sent le plaisir de l'écrivain à livrer dans ces quatre récits des histoires familières, que certains trouveront peut-être un peu trop « sentimentales ». Avec sa verve paysanne, Carrier illustre des traditions bien de chez nous, la dinde de Noël, le réveillon, la crèche de Noël, le sapin, les festins..., sans oublier, bien sûr, la naissance du p'tit Jésus, la messe de Minuit, les miracles de Noël. « Mais quand on a quatre ans, on ne comprend pas la religion », dit le petit héros d'un des contes... et on attend plutôt le Père Noël. Et quelle angoisse quand on découvre qu'il y en a deux : celui que l'on a entendu sur les ondes de CHRC, qui n'a pas la même voix que celui qui parle à la station CKVC.

Mais ces thèmes festifs et gais, traités sous le couvert de l'humour, en cachent de plus graves, comme celui de la guerre, dans « Un feu dans la cheminée », où l'enfant se questionne sur les mystères de la vie : « Pourquoi le diable avait-il allumé le feu dans notre cheminée ?... Pourquoi y avait-il la guerre dans les vieux pays ? » Dans le deuxième récit, « Le miracle », Zalpha l'aveugle se perd dans la forêt un soir de Noël où la tempête fait rage et trouve son chemin, grâce à l'étoile de Noël qui brille au-dessus de l'église, où est réunie la communauté de son village qui s'inquiète et prie pour lui. Le troisième récit, « Bienvenue à Jésus », nous raconte l'histoire d'une jeune femme revenue dans sa famille un soir de Noël avec dans ses bras son bébé prénommé Jésus, né en Amérique du Sud d'un père inconnu. Ce dernier, furieux, chasse sa fille, mais le destin la ramène chez elle au bras d'un sauveur, un homme bien connu du village qui sert à la famille une leçon bien sentie de tolérance. Le dernier conte du recueil est une histoire d'amour, celle de Germaine et Zacharie, dont le bébé naîtra dans une étable le soir de Noël, alors que le couple se rendait à la messe de minuit.

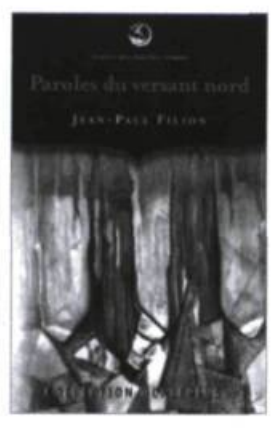
Roch Carrier a illustré lui-même les quatre récits. Mais, dit-il dans l'avant-propos de son recueil : « Ô Monsieur Picasso, ne soyez pas envieux ». Car, comme les récits, les dessins sont naïfs et colorés, tout à fait assortis à l'esprit de Noël.

ARLETTE PILOTE

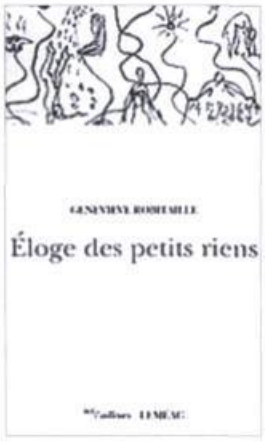
POÉSIE

JEAN-PAUL FILION
Paroles du versant nord
Écrits des Hautes-Terres, Montpellier (P. Q.)
2005, 148 pages (Collection « Calepins »)

Ayant atteint le versant nord de sa montagne, arrivé aux abords de sa fin de voyage, alors qu'il frôle les 80 ans, « l'age de la rétrospective », Jean-Paul Filion a éprouvé le besoin, avant de tirer sa révérence, de réfléchir sur la valeur de ses gestes, sur le sens de sa vie et du monde qui l'habite, tout en s'inventant chaque jour un chemin de traverse, qui ralentit son pas, ce qui lui accorde encore le temps de merveilleuses rêveries. Voilà qui pourrait résumer ce magnifique recueil qu'il vient de publier, *Paroles du versant nord*, qui, à travers une cinquantaine de courts textes, en prose comme en vers, nous donne à lire sa vision du monde, celle d'un homme d'une riche expérience, amant de la poésie et de la Beauté sous toutes ses formes. Il parle de la mission de l'écrivain, du poète surtout, qui est « de recréer, réinventer le monde, refaire le paysage, transformer le visible qui blesse et dire l'indicible », en fait, « donner à voir et à sentir cette chose inexprimable qu'on appelle poésie, pour faire [...] contrepoids à toutes les gaffes qui maganent le cœur » (p. 23). Le poète Filion, comme Paul Chamberland et Gaston Miron avant lui, est un éveilleur de conscience dont la générosité est, entre autres, d'enrichir l'imaginaire de ceux et celles qui l'écoutent, et de les amener à communiquer avec la nature, qu'ils ne voient souvent pas. Filion vibre dans toutes ses chairs à l'arrivée du printemps, à la reprise de la vie : « Mort à la blanche mort et feu sur toutes les engelures. Le sang rebouge » (p. 25) dans tout son être. Il se pâme d'admiration devant le spectacle des oies blanches (si chères à M^{gr} Savard), ces « plates-bandes d'œillets blancs et argentés nageant à



toute allure sur toile de fond bleu roi », « [c]hef-d'œuvre sur l'infini » (p. 25-26). Quand les oies se déplacent en voiliers, elles évoquent la formation de bombardiers en route pour la guerre. Mais, rapidement, le poète chasse ces idées morbides, sans comprendre toutefois, lui qui aime le monde et les humains qui l'habitent, comment « une opération de la mort peut-elle combattre la mort elle-même » (p. 27). Devant la guerre qui sévit alors en Bosnie, il se demande si l'être humain n'est pas « devenu le plus grand avorton de la planète » (*ibid.*). Il est encore préoccupé par le sort des personnes âgées, abandonnées souvent à la solitude dans la plus totale indifférence des politiciens et des plus nantis. Il se permet de rêver, dans « Lettre au pays », un fort beau texte, à la naissance d'un pays qui a trop tardé à devenir, qui n'existe que dans son imaginaire (p. 65). Il sait qu'on l'a trompé, comme on a trompé les autres Québécois, en lui faisant croire que ce pays était sa « terre natale, et que, devenu homme, [il] pourrai[t] y marcher en toute confiance, avec honneur, et y grandir en [s]'épanouissant à même la richesse de [s]es merveilleux paysages » (*ibid.*). Il ne perd aucune occasion de chanter l'amour, à sa *Yo adorée, sa compagne* de vie, déjà présente dans son roman Cap-Tourmente, convaincu que « [l]a main qui a écrit sans amour n'a rien dit » (p. 71). Et grâce à l'amour, le poète, rendu au bout de sa nuit, a découvert le silence et la paix intérieure, la vérité aussi. Il salue au passage les poètes ses amis trop tôt disparus, et leur rend hommage. Mais, bien que nostalgique, il n'a pas peur de la mort, qu'il sait inévitable : « Sans relâche, je ne fais plus que m'occuper d'apprivoiser les tombées du jour et celles de la nuit, sachant très bien qu'il y a devant moi une nuit qui sera amputée de son matin » (p. 125). Aussi entend-il descendre à la dernière gare la tête haute (*ibid.*).



Le recueil contient d'innombrables autres leçons de sagesse, celles d'un homme qui a appris de ses expériences et qui, il faut le dire, a vécu intensément au contact des autres. Quel beau livre à découvrir à petites doses, pour n'en rien perdre, dans le silence et la paix du soir, aurait dit encore Mgr Savard !

AURÉLIEN BOIVIN

RÉCIT

MARC LABERGE
La baleine d'Aubert

Éditions Trois-Pistoles, Notre-Dame-des-Neiges 2005, 194 pages

Redoutable voyageur, Marc Laberge a fouillé le Québec de fond en comble à la recherche de témoins de notre passé. *La baleine d'Aubert* constitue le fruit de ses pérégrinations de conteur. Des villageois croisent le fer rouge avec le diable, les bâtisseurs hydroélectriques endiguent les rigueurs du climat, des amoureux scellent d'un baiser leurs promesses mutuelles, un garçon sculpte la vie dans des canards de bois, des bûcherons abattent la solitude lors des longues soirées au chantier. Glanées au gré des rencontres, ces histoires se veulent le reflet d'un quotidien d'antan. Mission accomplie. Rien de majeur ne détonne de ces histoires, les détails historiques, bien campés, nous plongent dans la vie et les perceptions du temps de la colonisation.

Bien que ces récits nous remettent en contact avec nos racines rurales et notre forte tradition orale, ils ne reflètent pas tout à fait ce qu'annonce l'auteur. Dans la *préface*, Laberge évoque l'abondance des légendes qui alimentaient l'imaginaire des ancêtres. Il faut toutefois, reconnaître que les textes qu'il propose son plus proches de la chronique ou du fait divers que des contes (merveilleux ou populaires) proprement dits. En fait, il leur manque la touche extraordinaire, hyperbolique et fantaisiste que l'on attribue habituellement aux contes. Bien sûr, l'auteur affirme que ces histoires ont été transformées, déformées au cours des années par des conteurs. Quand on parcourt *La baleine d'Aubert*, rien ne semble exagéré ni déformé. À certains passages, on a l'impression qu'une touche de mystère un brin invraisemblable est sur le point de survenir, sans toutefois se produire, ce qui diminue l'intérêt du lecteur.

ARIANE OUIMET

GENEVIÈVE ROBITAILLE
Éloge des petits riens

Leméac, Montréal, 2005, 83 pages
(Collection « Ici l'ailleurs »)

C'est un tout petit livre, à la couverture discrète et sobre, pas tapageuse pour deux sous, qui a atterri entre mes mains. En lisant les premières lignes du récit, j'ai compris que le livre était à l'image de son auteure : simple, discret, désirant faire voir plutôt qu'être vu. *Éloge des petits riens* est le troisième court récit autobiographique que publie Geneviève Robitaille, après *Chez moi* (Triptyque, 1999) et *Mes jours sont vos heures* (Triptyque, 2001). C'est la troisième autobiographie que la jeune femme publie en moins de six ans, bien que sa vie ne soit pas, à proprement parler, extraordinaire. Quoique... Toute vie ne le devient-elle pas, extraordinaire, quand on voit toutes les heures s'égrainer dans le temps, alors qu'on est confiné à son fauteuil roulant et qu'on constate, a fortiori, que notre vue baisse... inexorablement ? Et, surtout, ne le devient-elle pas, extraordinaire, quand on a la grâce de garder le sourire et le goût de voir, de découvrir ?

C'est en toute sérénité que Geneviève Robitaille nous fait l'éloge des petits riens qui parsèment sa vie — la beauté du fleuve, celle des arbres, la chaleur d'une amitié, le plaisir de débattre d'idées et, surtout, celui d'inventer des histoires, « parce qu'une seule vie ne suffit pas pour vivre véritablement » (p. 59). On traverse ces petits riens — qui sont en fait beaucoup — avec émotion et souvent avec ravissement, tant l'auteure a l'art de voir ce qui se cache au creux des choses, de capter ce qui donne toute sa grâce à l'ordinaire. On se laisse volontiers imprégner par cette prose poétique qui nous invite à ralentir le rythme et à entrer dans l'imaginaire de l'auteure, qui choisit minutieusement ses mots, les agence avec patience et nous les offre comme un collier de précieux coquillages. Il faut d'ailleurs lire cette vibrante ode au Saint-Laurent, où le fleuve apparaît comme un complice, comme un amant : « Partout le fleuve m'attendait, comme un lit à deux. [...] [D]ormir avec le fleuve, me réveiller près de lui, prendre une marche à ses côtés, manger en tête-à-tête avec lui, anticiper nos lendemains me réconciliait avec ma culpabilité pour les demi-heures que je lui volais, filant à l'anglaise, impolie, sans même m'incliner légèrement avant de reprendre la route vers la ville. Mes nuits et mes jours consacrés à lui seul me permettaient sans pudeur de l'habiter, de m'habiter de lui, de m'habiller de lui, de me mettre comme une robe moulante, de me découvrir belle à cause de lui, de ressentir la vie et de ne pas avoir peur de mourir, car je sais que c'est à lui que j'appartiens, que c'est en lui que je retournerai une fois les yeux fermés à jamais » (p. 49-51).

Il y a beaucoup de luminosité dans l'écriture de Geneviève Robitaille. Même dans les pages où se lisent quelques accents de tristesse, son amour de la vie retentit, toujours saisissant, incomparable. *Éloge des petits riens* est un récit bouleversant, écrit avec une sobriété et une délicatesse désarmantes par une auteure pour qui « écrire [le monde] est un rêve

magnifique » (p. 22). On le garde près de soi comme un cadeau inespéré, pour y puiser un peu de clarté au cœur des jours gris.

CHANTALE GINGRAS

RÉCIT DE VOYAGE

DANIELLE DUBÉ et YVON PARÉ
Le tour du Lac en 21 jours
À la découverte du Lac-Saint-Jean
XYZ éditeur, Montréal, 2005, 244 pages

Yvon Paré, journaliste au *Quotidien* de Chicoutimi, et sa compagne de vie, Danielle Dubé, professeure au cégep de Jonquière, mais tous deux écrivains engagés pour la promotion de la littérature de leur région, ont entrepris de faire le tour du lac Saint-Jean à vélo en empruntant la Véloroute des bleuets. C'est de ce périple qu'ils rendent compte dans *Le tour du Lac en 21 jours*, un ouvrage écrit à deux mains, dans le but bien arrêté de faire découvrir à leurs concitoyens et concitoyennes d'abord, mais aussi à toute la population du Québec et même au-delà des frontières, leur coin de pays aux attraits touristiques nombreux, mais aussi des hommes et des femmes qui habitent ce territoire enchanteur et invitant. Ce voyage, long de 260 kilomètres, ponctué de nombreux arrêts, s'est effectué de la fin juin à la mi-juillet en 2004. Les textes de Paré étaient, au lendemain de leur rédaction, publiés dans le journal et étaient souvent discutés, d'une étape à l'autre, par les résidants et les touristes que le couple côtoyait en cours de route.

Partis d'Alma, en direction de Saint-Gédéon, puis des autres villages qui ceinturent le lac Saint-Jean, cette mer intérieure comme on l'appelle souvent, les deux voyageurs rendent compte de leurs découvertes, que ce soit les îles de Saint-Gédéon, le Trou de la Fée, à Desbiens, le village fantôme de Val-Jalbert, le jardin zoologique sauvage de Saint-Félicien et son Centre de conservation de la biodiversité boréale, le Moulin des pionniers à La Doré, le village natal de Paré, la chute à l'Ours et les Grands Jardins de Normandin, jusqu'à Alma sur l'autre rive du lac. Les voyageurs ne manquent pas de s'arrêter dans quelques musées, notamment le musée amérindien de Mashteuiatsh, celui du fromage cheddar à Saint-Prime et celui de Louis-Hémon à Péribonka. Au passage, ils saluent tantôt une personnalité du monde artistique (le peintre Léonard Simard et la porcelainière Louiselle Harvey-Otis à Roberval, les sculpteurs Thomas Siméon à Mashteuiatsh, et Régis Poirier à La Doré, etc., ou encore des écrivains, comme le père Georges-Henri Lévesque, à Roberval, Guy-Marc Fournier, en descendant la côte du Cran de Saint-Prime, le poète Paul-Marie Lapointe, à Saint-Félicien, mais rien sur Alain Gagnon, ni sur Gilbert Langevin, à La Doré, Gérard et Michel Marc Bouchard, à Saint-Cœur-de-Marie et, bien entendu, Louis Hémon l'incontournable à Péribonka, et son célèbre roman *Maria Chapdelaine*.

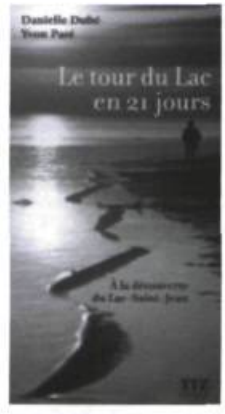
Cet ouvrage, qui se veut aussi un guide, fournit après les textes consacrés à chaque village, des renseignements utiles sur ce qu'il faut voir, les meilleures tables, les gîtes, auberges, hôtels, motels, campings, etc. À la fin, l'utilisateur trouvera une liste des principaux écrivains (essentiellement des écrivains de fiction, mais aucun essayiste), des musiciens, comme Dédé Fortin, qui était notre presque voisin — j'aurais donc pu facilement identifier aux deux auteurs la maison qu'ils n'ont pu localiser — , Jorane, Pierre Lapointe, Fred Fortin et Marie-Nicole Lemieux, la grande cantatrice.

L'ouvrage est certes utile, bien écrit et mérite le détour : il contient une mine de renseignements sur ce coin de pays et sur ceux et celles qui ont contribué à le faire connaître l'extérieur de la région.

AURÉLIEN BOIVIN

HÉLÈNE GUY
et ANNE-BRIGITTE RENAUD
La montagne à portée de voix.
Récits de montagne
XYZ éditeur, Montréal, 2005, 180 pages

Comme son sous-titre l'indique, *La montagne à portée de voix* contient treize récits (les alpinistes ne sont guère superstitieux !) qui ont rapport à la montagne. Diverses voix et voies sont empruntées pour parler de la montagne et des défis qu'elle peut représenter. Parmi ceux qui se rapportent directement à l'alpinisme ou à la randonnée, il faut lire celui, touchant d'émotion, de Jean Désy, qui a escaladé le Mont Blanc en compagnie de son fils aîné. C'est l'occasion pour le père qu'il est de retrouver son fils, après une longue séparation, de renouer avec lui, un peu comme il l'a fait avec deux de ses filles, dans *Lettres à ma fille*, rédigées lors de sa traversée de l'océan en catamaran, et dans *L'île de Tayara*, son dernier roman dans lequel il laisse beaucoup de place à sa fille cadette. Ce récit écrit à la deuxième personne du pluriel rejoint facilement le lecteur, car l'auteur, qui a du métier, est capable de poésie et sait faire preuve d'humanisme. Il se sent libre dans la montagne et réfléchit à propos d'environnement, d'agitation des villes qui aurait contaminé l'univers montagnard, etc. Il faut lire encore « La cordée du cœur » de Gabriel Filippi, chef de l'équipe de six randonneurs, dont le greffé du cœur Sylvain Bédard, partis à la conquête de la même montagne, en même temps que la randonnée de Désy et de son fils, puisqu'ils se croisent en montagne. Ce récit ne peut que donner espoir à ceux et celles qui, comme Bédard, ont hérité d'un nouveau cœur et qui peuvent reprendre enfin une vie normale dans laquelle les défis ne sont pas exclus, récit qui devrait aussi sensibiliser la population aux dons d'organes. Deux autres récits, ceux d'Hélène Guy, qui signe aussi le texte d'introduction avec Anne-Brigitte Renaud, et de Jean-Pierre Spilmont, un alpiniste de grande renommée, évoquent eux aussi une randonnée à la conquête du Mont Blanc. D'autres évoquent la conquête de la paroi de Cannon Cliff au New Hampshire (Bertrand Côté), celle du sommet Rainier, non loin du Mont Saint-Helen (Anne-Brigitte Renaud), et des randonnées de trekking au pied de l'Himalaya (Denise Lauzon, de même que Charline et Joëlle Lemieux, deux adolescentes), une autre dans le Nord du Québec (Denis Forget). Quant à André Carpentier, qui nous avait déjà entretenu de son aventure au Tibet, dans *Mendiants d'infini* (Boréal, 2002), il nous donne un magnifique récit de son ascension du mont Taishan en Chine en 1993. Tous ne réussissent cependant pas et doivent renoncer à leurs rêves d'atteindre le sommet. Mais ils en ressortent grandis, ainsi que le montre le récit de Jean-Nicolas Grieco : « [...] les échecs sont là pour nous apprendre quelque chose. Ils nos permettrent de mieux apprécier les réussites quand ils arrivent. Ils nous font aussi prendre conscience que tout n'est pas acquis » (p. 94). Succès ou échecs, peu importe ! Ces récits nous donnent de belles leçons de courage dans un monde, le nôtre, où plusieurs ont renoncé aux défis. Ces récits ont éveillé en moi des souvenirs de lecture de jeunesse, quand j'avais découvert *Premier de cordée* de Roger Frison-Roche.



AURÉLIEN BOIVIN

ROMAN

NOËL AUDET
Le roi des planeurs
XYZ éditeur, Montréal, 2005, 193 pages
(Collection « Romanichels »)

Neuvième roman de Noël Audet, qui nous a déjà donné quelques classiques, dont *Quand la voile faseille* (1980), *Ah l'amour l'amour* (1981) et, surtout, *L'ombre de l'épervier* (1987), porté au petit écran avec Luc Picard et Isabelle Richer dans les rôles vedettes, *Le roi des planeurs* se veut, comme les autres œuvres de l'auteur, un roman social. Il raconte l'histoire de Loubert, un jeune homme de vingt-six ans, qui gagne sa vie comme pilote de deltaplane. Mais voilà qu'un jour, il tombe sous les charmes de Mélissa, une adolescente d'à peine seize ans, qui partage sa passion pour les airs et le vent, et qu'il promène avec lui en tandem. Un jour, la randonnée tourne au tragique : la jeune fille est victime d'une chute et « le roi des planeurs », comme on l'appelle dans son patelin, est accusé de négligence criminelle ayant causé la mort. Il échappe toutefois à la prison, son avocat invoquant un non-lieu pour crise psychotique passagère. C'est à l'asile, lui que l'on surnomme le Fabulateur, tant il aime communiquer et raconter des histoires, qu'il écrit le récit de son internement : « Comme j'ai la manie d'écrire tout ce qui me dérange, ou me démange, j'ai réclamé du papier au directeur, au surveillant, enfin à la blouse blanche. En me tendant une tablette et un cahier, il m'a demandé si j'étais écrivain, un sourire ambigu aux lèvres, puis il m'a soufflé à l'oreille que l'écriture était une excellente thérapie » (p. 18). Lors de son internement, Loubert croise quelque malades, qu'il nous décrit avec réalisme, sans cacher les lacunes du système asilaire, qu'il dénonce. Dès son arrivée dans cette « drôle de maison », dans « ce trou à rats », « dans ce nid de détraqués », où il est assuré de manquer rapidement d'air, il se lie d'amitié avec Émile, qu'il considère comme le frère qu'il n'a jamais eu. Il y a encore Poil-aux-Doigts, alias PAD, dont les mains sont recouvertes de gants ridicules pour tempérer ses ardeurs masturbatoires, Bob Beaulieu, qui a tué sa mère, Jack, Bignasse, Hickett Nuck, tous tarés, sans oublier le surveillant Pitre, dit Pitbull, et son assistant, étudiant en lettres... C'est l'amie de Mélissa, Cristelle, qui permettra la libération du héros, après qu'on eut conclu au suicide de celle que l'on croyait avoir été victime d'un acte sadique du narrateur. Mélissa et quatre autres jeunes filles, unies comme les cinq doigts d'une main, avaient conclu un pacte pour échapper au monde qui, à leurs yeux, avait perdu son sens, et qu'on voulait leur laisser en héritage.

L'histoire est bien menée, dans une langue riche et soutenue. Le narrateur, « grand liseur » (p. 34) a des lettres, qui parsème son récit de jeux de mots, d'humour, voire de titres d'œuvres, souvent bien québécoises : « Nez qui voque » (p. 76), « originaux détraqués » (p. 85), « nœud de vipères » (p. 86), « cage d'oiseau » (titre d'un poème de Saint-Denys Garneau où le premier vers : « Je marche à côté d'une joie » devient ici : « Je marche à côté de ma jouissance », p. 166), « Orignal épormyable » (p. 149)... Le narrateur règle ses comptes avec l'administration Bush, le plus bushé, qui « déclare que sa guerre à l'Irak est utile parce qu'elle rend le monde plus sûr » (p. 145). Par l'entremise des cinq filles, membre de « La Rose noire », il dénonce « les politiciens bas de visière [qui] travaillent à détruire un peu plus chaque jour » (p. 139) ce monde que refuse la jeune génération. « [C]es politiciens-là gouvernent à la petite semaine, on dirait qu'ils sont élus pour protéger les entreprises », ces mêmes entreprises qui « sont habiles à dissimuler leurs saloperies jusqu'au jour où elle déménagent vers des lieux plus rentables, quand le tas de merde indestructible qu'elle nous lèguent nous éclate à la figure, que les générations à venir devront nettoyer, brûler, ensevelir, lancer dans l'espace, et qui nous retombera fatalement sur le nez » (*ibid.*).

Roman de critique sociale, qui fait le procès d'un homme, Loubert, mais aussi de la société aliénée, roman écologiste, qui dénonce ce monde en train de s'asphyxier, roman d'amour et roman policier, *Le roi des planeurs* est un roman tissé d'une main de maître, qui suscite la réflexion sur notre société moderne, sur ses institutions asilaires, sur le système judiciaire et sur l'injustice. À dévorer à petites doses pour en saisir toutes les nuances et... les truculences du style de Noël Audet.

AURÉLIEN BOIVIN

PAN BOUYOUKAS
L'homme qui voulait boire la mer
Les Allusifs, Montréal, 2005, 222 pages

Efficace dans le style, décapant jusque dans l'âme, *L'homme qui voulait boire la mer* est le septième ouvrage de Pan Bouyoukas, qui, en 2005, a remporté au Québec le Prix des Collégiens du Québec pour son roman *Anna Pourquoi*.

Voyager dans l'imaginaire permet de rencontrer la part insensée de nos rêves. Poussée à l'extrême, cette part bascule dans la fiction. Pan Bouyoukas est allé à la rencontre de ses rêves. Parti de la Grèce pour venir vivre au Canada, Lukas nous amène avec lui après avoir avalé un

Serge Gauthier
Laure Gaudreault
La syndicaliste de Charlevoix
récit biographique • 176 p., 16 $

Fondatrice du premier syndicat des enseignants, cette femme a accompli un travail remarquable. Il faut le dire haut et fort.

LES GRANDES FIGURES

XYZ éditeur • 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525.21.70 • Télécopieur : (514) 525.75.37
Courriel : info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

XYZ éditeur

somnifère et s'être endormi dans sa voiture à force de respirer les émanations de gaz carbonique. Sa vie tranquille de restaurateur à Montréal auprès de sa femme et de sa fille ne suffit plus à son bonheur. Avec l'écho des sages paroles de sa grand-mère, qu lui dit que les morts passent par le rêve pour entrer en communication avec les vivants, il tente de retrouver Zéphira, celle qu'il n'a jamais revue alors qu'il avait à peine l'âge d'aimer. Il ne veut qu'une chose lorsqu'il rentre chez lui le soir : s'endormir pour enfin revoir Zéphira. Un homme, une femme, le rêve.

Comment vivre la vie réelle lorsqu'on est poursuivi par le passé ? En fond de scène des personnages imaginaires, l'auteur nous entraîne dans l'île grecque de Léros et nous berce dans le songe de ses souvenirs, livrant ainsi une partie de son enfance. Au fil du récit, l'influence de la fiction se mêle à la réalité dans une quête intemporelle de la lumière. Les tourments ne cessent d'accabler Lukas, pour qui les morts sont devenus plus vrais que les vivants. Pas étonnant pour lui alors de rencontrer Mussolini, Marilyn Monroe ou son père assis sur une corniche avec une canne à pêche, attrapant des chats. Et que dire de ce médecin qui essayait d'introduire le corps d'une jeune fille dans le compartiment à disque d'un lecteur DVD ? Difficile d'en revenir : « ...cette terre de souvenir amers et de retrouvailles déchirantes pour céder la place à un crépuscule glacial ». Lukas hésite.

L'audace et le côté exalté de Bouyoukas poussent le lecteur à s'interroger sur lui-même et à ne pas s'effrayer outre mesure de voir disparaître les êtres qui l'entourent. Comme Ulysse parti à la rencontre des dieux, *L'homme qui voulait boire la mer*, est le récit mystique d'un homme constamment en danger, en sursis, marchant dans la vie tel un funambule. Il faut également accorder une mention spéciale au traducteur (Daniel Poliquin) qui a su transposer efficacement de l'anglais au français l'âme et les émotions de l'auteur.

CLAIRE GAGNON

MARIE-BERNADETTE DUPUY
La demoiselle des Bories
Les Éditions JCL, Chicoutimi, 2005, 608 pages

Décidément, Marie-Bernadette Dupuy est une auteure prolifique. Toujours associée avec les Éditions JCL, elle vient de publier coup sur coup, en 2005, deux romans, *Le refuge aux roses* et *La demoiselle des Bories*, ce dernier constituant une brique impressionnante de plus de 600 pages bien remplies. Ces livres, repris et distribués en France par entente avec les Éditions France Loisirs, connaissent là comme ici un succès considérable. L'œuvre romanesque de Dupuy rejoint, en plus d'un lectorat fidèle, de nouveaux adeptes à chaque titre.

C'est précisément l'engouement suscité par *L'orpheline du Bois des loups*, publié en 2002, qui a incité l'auteure à élaborer la suite très attendue de ce roman. Ainsi, *La demoiselle des Bories* est-il, dès le départ, assuré d'une carrière enviable.

Aux lendemains de la Deuxième Guerre mondiale, Marie, l'héroïne dont les tribulations nourrissent les deux livres, enseigne toujours à Aubazine, en Corrèze. Après la mort de son premier mari, elle a épousé un médecin de qui elle a eu une fille ; désormais, le domaine des Bories, en Charente, est habité par son aînée, Lison, avec son mari et ses enfants. Son mode de vie rangé devrait lui autoriser un répit, mais c'est sans compter sur les événements qui se chargeront d'apporter dans son existence de nouvelles préoccupations. À sa famille se joindront bientôt, non sans bouleversements, une orpheline qu'elle consent à adopter, puis un petit-fils dont l'éducation retombera sur ses épaules lorsque les amours de sa fille tourneront à la tragédie. La guerre a laissé des cicatrices dans les cœurs, des rancunes qui les rejoindront bientôt, elle, son mari et sa famille. Sa situation enviable n'est pas elle non plus sans susciter l'envie de certains qui, issus du même milieu, n'ont pu atteindre à sa propre réussite.

Il y a là tous les ingrédients du best-seller : haines et passions, amours déchirantes, chagrins éprouvants, parfums d'exotisme, dans une suite ininterrompue de péripéties dont l'enchaînement, pour être artificiel, n'en est pas moins réglé avec brio par une romancière en pleine possession de ses moyens et du genre littéraire auquel elle s'adonne. Elle sait ménager ses effets et solliciter sans cesse plus que l'attention, l'intérêt du lecteur. Quelques chapitres, pourtant, auraient pu être amputés sans vraiment affecter le déroulement de l'intrigue. Ces longueurs apportent peu, si ce n'est une certaine lumière sur les mœurs et traditions d'une époque, d'un lieu et d'une certaine société semi-urbaine.

L'intrigue fait davantage appel à la sensibilité qu'à l'action, cette dernière n'étant qu'un support à l'expression des sentiments. Cependant, l'ouvrage est bien documenté et les références à l'histoire sociale et politique des régions de la France mises en vedette, bien qu'assez rares, ne manquent pas de précision ni de vérité. Marie-Bernadette Dupuy, cela va sans dire, ne prétend pas faire un roman historique. Le contexte social n'est qu'un décor, mais il est néanmoins traité avec un souci d'exactitude convenable.

La demoiselle des Bories, au même titre que les autres ouvrages de l'auteure, s'adresse à un large public. Il ne cherche pas à faire du grand style et ses prétentions littéraires sont modestes. Pourtant, l'écriture est à la fois correcte et fonctionnelle, les phrases coulent allègrement, la lecture en est facile et rapide. Si ce style ne prétend pas explorer de nouvelles formules, il a le mérite d'être clair et accessible.

CLÉMENT MARTEL

CLAUDE COSSETTE
Un loup parmi les loups
Septentrion, Sillery, 2005, 397 pages

Premier roman du publicitaire et homme d'affaires Claude Cossette, fondateur de la maison Cossette Communication Marketing, aujourd'hui professeur titulaire en publicité sociale à l'Université Laval, *Un loup parmi les loups* se déroule dans le « merveilleux » monde de la publicité à Québec. Michel Gagnon, le héros, dirige une réputée agence de publicité, Communimark Publicité, Communication, Marketing, rue Claire-Fontaine. Avec son président aux finances, il trafique, grâce à un habile spécialiste de l'informatique, le logiciel Argentempo de façon à augmenter sensiblement le taux horaire de chaque employé affecté au budget du plus gros client de la boîte, HotDog King de Toronto, puis, plus tard, le ministère de la Technologie et de l'Agroalimentaire du Québec, et à majorer ainsi de 50 % le nombre d'heures travaillées. Un tel procédé n'est pas sans rappeler la fraude mise à jour par les vérificateurs de l'impôt, en 1997, d'une foule de restaurateurs qui recourraient au logiciel « Zapper » pour falsifier leurs revenus imposables, surtout si les clients acquittaient leurs factures argent comptant. Loup parmi les loups, d'où le titre, Gagnon entend profiter de cette situation pour contrer en quelque sorte la concurrence et pour détourner de grosses

sommes d'argent, tout en enrichissant rapidement son agence, devenue l'une des plus importantes du Québec. C'était toutefois sans compter sur quelques membres vigilants de son personnel, qui se sont vite aperçus de la tricherie, sans que Louise, l'épouse de Gagnon, chargée de procéder à l'entrée des données dans l'ordinateur, ne soit au courant de la manœuvre frauduleuse. Une journaliste du journal *Le Jour*, Ewa Kaminski, d'origine polonaise, est alertée et rend publique, après enquête, cette fraude comptable. Tout s'effondre autour de Gagnon, abandonné par ses meilleurs employés et par bon nombre de ses clients les plus importants. Même son foyer, dont il s'est peu occupé, lui préférant l'argent vite fait, est affecté alors que sa fille s'amourache d'une espèce de parasite et que sa femme le quitte pour un autre homme, plus sensible que lui et pour qui elle n'est plus une simple utilité dans la cuisine et dans le lit. *Cette chute vertigineuse n'est pas sans* rappeler celle du riche industriel William Larose, dans *Bilan* de Marcel Dubé, qui démasque les mensonges de son entourage et se retrouve seul, à la fin de la pièce. Sauf qu'ici Gagnon a lui-même couru à sa propre perte en acceptant de se livrer à la fraude pour assurer son succès, dans un monde où l'homme est un loup pour l'homme.

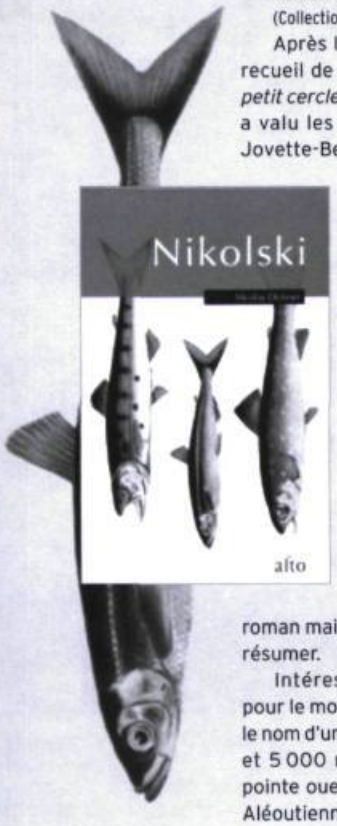
Si l'intrigue est bien menée, avec des rebondissements qui la relancent, si l'écriture est agréable, la fin laisse toutefois perplexe. La fille du riche homme d'affaires a beau avoir failli mourir d'une *crise d'asthme, le lecteur a peine à croire* que cet événement parvienne à modifier si rapidement le comportement et la personnalité du héros, prêt à renouer avec son ancien directeur à la création qu'il a pourtant congédié sans aucun scrupule, pour se lancer dans une publicité plus informative, qui mettra en garde les clients et qui les incitera à moins gaspiller, une publicité en somme « respectueuse des citoyens, des ressources naturelles, des minorités » (p. 395). Gagnon serait-il *devenu soudainement un ange ? Une* telle transformation, aussi rapide que radicale, manque de crédibilité, surtout que Gagnon est désormais prêt à « utiliser [s]es dents pour sourire [...] pas seulement pour arracher un morceau à [s]es semblables » (p. 396).

En dépit de cette remarque négative, le roman de Claude Cossette se lit d'une traite, tant le spécialiste en publicité connaît bien son milieu et sait susciter l'intérêt. Le lecteur ne peut que le suivre dans cette dénonciation où fraude, pouvoir et argent font bon ménage, surtout au moment où les Québécois (et aussi les Canadiens) *vivent le scandale des commandites.*

AURÉLIEN BOIVIN

SERGIO KOKIS
La gare
Montréal, XYZ éditeur, 2005, 210 pages
(Collection « Romanichels »)

« La gare déserte provoqua d'abord une sensation de stupeur chez Adrian. Il se sentit plongé en plein cauchemar, sans sa*voir tout à fait où il était ni ce qui s'était* passé. [...] Il lui fallut quelques instants pour se rendre à l'évidence que le convoi était vraiment parti en le laissant derrière »



NICOLAS DICKNER
Nikolski
Nota Bene, Québec, 2005, 326 pages
(Collection « Alto »)

Après la publication remarquée d'un recueil de nouvelles, *L'encyclopédie du petit cercle* (L'instant même, 2000), qui lui a valu les prix Adrienne-Choquette et Jovette-Bernier, Nicolas Dickner publie son premier roman, *Nikolski*, qui a séduit critique et lecteurs, forçant l'éditeur, dont c'est la première œuvre de fiction, à le réimprimer en quelques milliers d'exemplaires pour répondre à la demande. Roman à la structure complexe et à la narration à au moins deux voix, roman d'aventures, aussi roman social qui emprunte à la technique du roman policier, *Nikolski* s'inscrit dans la tradition anglo-saxonne du *Story-Telling*. L'histoire, en effet, est importante dans ce genre de roman mais n'est pas pour autant facile à résumer.

Intéressons-nous d'abord au titre, pour le moins énigmatique. Nikolski, c'est le nom d'un petit village de « 36 personnes et 5 000 moutons » (p. 20), situé à la pointe ouest de l'île Umrak, dans les îles Aléoutiennes, en Alaska, où serait mort le père de Noah Riel, qui a reçu de lui en héritage un compas de pacotille appelé lui aussi Nikolski, que Noah porte à son cou tel un pendentif et qui, un jour, tombe dans les mains du narrateur. La particularité de cette sorte de boussole est que, quand on lui demande d'indiquer le nord, elle « pointe toujours à gauche du nord » (p. 19), « 34° à l'ouest du nord » (p. 25), justement au milieu du village déjà cité.

Trois personnages principaux participent à cette intrigue éclatée et se croisent, sans se connaître, à Montréal, ville que l'on voit à peine mais dont on sent l'atmosphère qu'on pourrait qualifier d'individualiste. Le narrateur est sans nom, comme le révèle la première phrase du roman : « Mon nom n'a pas d'importance » (p. 9). Il intervient à quelques reprises, dans la trame romanesque majoritairement rapportée par un narrateur omniscient, et est libraire dans une librairie d'occasion de la Petite-Italie. C'est d'ailleurs dans ce lieu surchargé de vieux livres de tous genres que les deux autres personnages se manifestent. Noah Riel est issu du métissage d'un Blanc et d'une Indienne chipewayenne, véritable itinérante ou errante, surtout dans l'Ouest canadien, et rêve de devenir archéologue. Il finira par tomber sous les charmes d'une belle Vénézuélienne, qu'il accompagnera dans l'île de Margarita, pour revenir finalement à Montréal, avec son enfant. Quant à Joyce Doucet, elle est originaire de Tête-à-la-Baleine, sur la Basse-Côte-Nord et rêve de devenir pirate, comme ses ancêtres pirates. Elle s'occupe en recyclant de vieux ordinateurs qu'elle récupère en cachette dans les bacs de récupération de grosses compagnies montréalaises et pratique le piratage informatique. Ces trois personnages au destin différent en viennent à tisser entre eux des liens qui ne sont pas toujours évidents et qui ne satisfont pas nécessairement le lecteur, abandonné souvent à lui-même sans obtenir réponses à ses nombreux questionnements. Les hasards sont sans doute heureux, comme il arrive parfois dans la vraie vie, car la mère de Noah et du narrateur ont jadis croisés, au cours de leurs nombreuses pérégrinations, un certain Jonas Doucet, ancêtre de Joyce, parti à quatorze ans de Tête-à-la-Baleine pour devenir marin, puis opérateur radio dans le Grand Nord, avant de disparaître sans laisser d'adresse. Un livre sans couverture fait le lien entre ces trois personnages principaux, *Le livre sans visage* ou le *Livre à trois têtes*, constitué d'extraits d'une monographie consacrée aux îles aux trésors, un traité sur les pirates des Caraïbes et une courte biographie d'Alexander Selcraig, un Robinson naufragé sur une île déserte.

Les thèmes exploités sont nombreux : l'éclatement des couples, les difficiles rapports entre les membres d'une même famille, l'errance dans ce vaste continent qui

(p. 29). C'est ainsi qu'aurait pu commencer le dernier roman de Sergio Kokis. Il s'agit malheureusement des premières lignes d'un deuxième chapitre qui doit difficilement renchérir sur l'engourdissement imposé par la vraie mise en situation : un train ralentit avant de s'arrêter dans une gare déserte, un homme en descend pour défier sa petite famille, et voilà que le train est déjà reparti, sans lui. Mais tout ceci n'a rien à voir avec le cœur de ce roman qui n'en a pas vraiment. Adrian, le personnage principal, est une coquille vide dont la vie semblait déjà n'aller nulle part avant d'arriver dans ce trou perdu, si bien que Sergio Kokis s'enlise avec son lecteur dans une impasse sans but précis, vague interrogation de quelques lieux communs (l'identité, le mariage, la mort) étudiés sans profondeur et sans style : « Et son arrêt dans ce village perdu, qui avait toutes les qualités pour devenir une véritable aventure, devrait rester du seul fait de ses raisonnements une impasse transitoire, un emmerdement énorme qui lui vaudrait la risée de ses compagnons de travail et des bouderies agaçantes à la maison » (p. 126).

Le ton rappelle celui de Gabrielle Roy dans *Un jardin au bout du monde* (1975) : la steppe associée à la mort, le train comme double symbole d'espoir et d'errance face aux promesses de l'horizon, et, bien entendu, la narration dominée par la psychologie des personnages, ce qui va de soi, dans la mesure où Kokis est un psychologue retraité. L'auteur de *La gare* semble d'ailleurs décrire les états d'âme de ses personnages comme s'il présentait des produits de consommation dans une revue de mode féminine : voici la colère avec des tons de jalousie, un éclair de rage mêlé de désespoir, un curieux mélange de regret et d'exaltation, impatience teintée de nostalgie, etc. On comprend pourquoi les lectrices d'*Elle Québec* lui ont décerné leur grand prix pour *L'art du maquillage* [*sic !*] en 1998. C'est dire à quel point Kokis est « aveuglant de clarté », même quand il essaie de se prendre pour Kafka (Adrian doit retourner dans la ville de S., pour Sergio), dont il ne retient que ce que Kundera en avait déjà retenu avant lui, à savoir quelques scènes de cauchemar incertain alternant avec d'improbables moments d'érotisme empruntés aux rêveries d'un héros qui se laisse débourgeoiser par cette autre « croisée des chemins » représentée par la pute du village (Maria), sans compter que ledit village s'appelle lui-même Vokzal, transcription du russe, qui ne signifie rien d'autre que « la gare ». Comme quoi l'auteur n'arrive jamais à sortir de son bourbier initial, faute d'ingéniosité. Pas étonnant que le personnage principal étouffe quand son auteur lui-même manque de souffle. Kokis aurait-il écrit une anagramme de « la rage » pour en appeler de lecteurs aussi dociles que ses personnages ? A-t-il tenté de faire le contraire d'un « roman de gare » ? Inutile de chercher des excuses quand le narrateur avoue lui-même son échec : « N'importe quoi de plus cohérent aurait mieux fait l'affaire » (p. 90).

DAVID LEBLANC

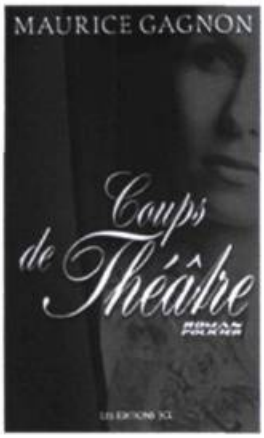
a nom l'Amérique, l'environnement (Noah rêve d'écrire un mémoire de maîtrise sur les déchets), etc. Au passage, Dickner, qui a des lettres – il est détenteur d'un baccalauréat en études littéraires de l'Université Laval –, salue au passage Jacques Poulin, dont on sent l'influence, Henri Verne et sa série « Bob Morane », Borges, Marques, Louis Hamelin et le Jack Kerouac de *On the road*. Il faut le préciser, cependant, ces influences n'enlèvent rien à l'immense talent du jeune auteur, originaire du Bas-du-fleuve, qui s'amuse (et amuse ses lecteurs) avec son imaginaire pour le moins débridé mais néanmoins d'une très grande richesse, avec aussi son style d'une étonnante précision et d'un surprenant réalisme. Bref, *Nikolski* est un roman unique, comme on en lit rarement. C'est un cadeau qui nous est offert et aussi bien en profiter. Vivement le prochain roman de cet auteur !

AURÉLIEN BOIVIN

ABLA FAROUD
Le fou d'Omar
VLB éditeur, Montréal, 2005, 185 pages

Étrange œuvre que celle d'Abla Faroud, qui dresse le portrait émouvant d'une famille dont la raison de vivre est Radwan, le fils maudit par la maladie mentale. L'histoire se déroule principalement entre un père et son fils, un père qui oublie l'existence du frère et de la sœur de Radwan et qui n'en a que pour le plus durement éprouvé de ses enfants. Dans *Le fou d'Omar*, l'auteur veut sans doute, mais pas uniquement, mettre en relief les contrastes culturels de la métropole québécoise. Radwan semble avoir renoncé à toute forme de déterminisme identitaire et s'exprime, dans ses propos un peu troubles, aussi bien en français qu'en anglais et en arabe. Sa folie le happe, sans égard à la culture. Radwan passe d'une langue à l'autre avec autant de rage et de dépit : « Dans ma tête, seul dans ma tête, je peux penser dans la langue que je veux. Seul dans ma tête, je me comprends, des fois je me comprends pas » (p. 30). Pour taire ses origines et la douleur de son passé, Rawi le frère écrivain, choisit le pseudonyme de Pierre Luc Duranceau et prévoit tout un scénario, au cas où on lui poserait, en entrevue, des questions sur ses petits airs méditerranéens. Lorsque son père décède, Radwan sort de sa solitude et tente de contacter Rawi : quand il a son frère au bout du fil, aucun son ne se fait entendre. Mais Rawi, alias Pierre Luc Duranceau, qui s'était juré de détester à jamais son frère pour l'amour du père dont il l'a privé, devine la présence silencieuse au bout du fil. Histoires de solitudes, de folles solitudes, qui nous parlent parce qu'elles nous rejoignent, parce qu'elles témoignent de la détresse humaine : « Father. My father. My father is. My father is dead ». La figure de père, de « pape musulman », traverse tout le récit. C'est la mort de ce patriarche qui permettra à Rawi de puiser les mots pour sublimer sa propre souffrance ainsi que celle de Radwan et pour favoriser leur rapprochement. Abla Faroud n'a pas manqué de tendresse en écrivant son récit. Elle y a mis toute la chaleur et l'amour qui puissent exister entre des êtres issus de la même famille, mais, malgré tout, marqués par la différence.

ARIANE GAGNÉ



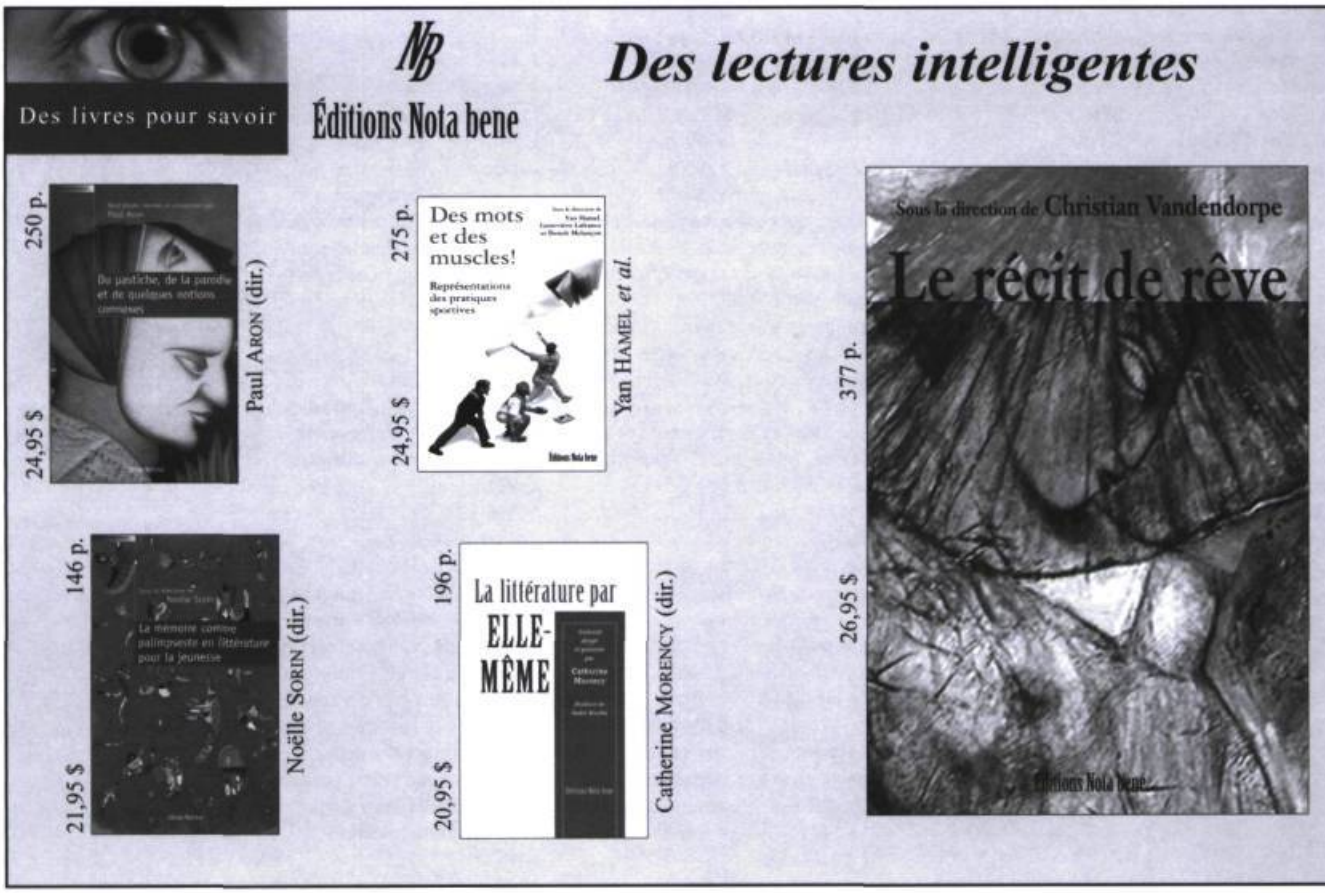
MAURICE GAGNON
Coups de théâtre
Les Éditions JCL, Chicoutimi
2005, 314 pages

Dans son deuxième roman, *Coups de théâtre*, Maurice Gagnon entreprend une autre enquête de type traditionnel. S'il délaisse les jeux de mots un peu cabotins de son premier roman, *Seul l'assassin a le droit de mentir*, il laisse encore voir quelques faiblesses qui nuisent à la qualité de son roman.

L'histoire se déroule à Saint-Pacôme de Kamouraska et s'ouvre sur une scène de théâtre, où la comédienne et scénariste Myrina Simard est abattue devant 200 spectateurs. Présent au spectacle, le caporal Gérard Leclerc procède à l'arrestation de l'acteur Pierre-Luc Charron, qui prétend avoir tiré avec un révolver chargé à blanc. Le sergent-détective Benoît Roussin est dépêché sur les lieux du crime pour entreprendre une enquête aidé de deux sergents. Alors que Leclerc est convaincu de la culpabilité de Charron, les enquêteurs insistent pour interroger les membres de la troupe et soupçonnent la maquilleuse, qui affirme être la déesse des ténèbres, Perséphone, et qui travaille comme serveuse dans un bar où elle est adulée. Elle qui s'adonne à des jeux sadomasochistes refuse, d'une part, de répondre aux questions des enquêteurs et founit anonymement, d'autre part, des indices à Roussin. Le narrateur lance alors son lecteur sur diverses pistes, laissant porter le soupçon sur les différents personnages. Le suspense s'intensifie avec la tentative de meurtre dont est victime Nicole, détentrice d'un secret, et la révélation du viol de la victime avant son assassinat. Lorsque la fille de Roussin, entre en scène, l'action se précipite pour connaître finalement un dénouement inattendu.

L'auteur fait preuve d'intelligence et sait assurer l'évolution ou le déroulement de son intrigue, bien nouée et captivante. Il parvient à maintenir un rythme soutenu et à reproduire des dialogues qui empruntent parfois au langage vulgaire. Certains personnages ne sont pas sans intérêt et quelques descriptions sont particulièrement réussies. Toutefois, déparent le récit quelques invraisemblances, tel un policier qui prête une véritable arme à des jeunes pour qu'ils l'utilisent dans une pièce de théâtre. Le romancier recourt encore à des métaphores parfois boiteuses (« les regards masculins se jetaient sur elle comme des fauves », p. 74), à des clichés qui gênent la lecture comme à l'utilisation impropre de certains mots ou expressions (« exprima une grimace de douleur », p17), ou encore à des pléonasmes et à des périphrases mal formulées (« un anneau de barbe autour de la bouche », p. 46). Bref, l'écriture présente des lacunes, qui auraient facilement pu être corrigées comme la narration aurait pu être davantage resserrée. *Coups de théâtre* se lit avec un plaisir certain, plaisir toutefois altéré par le manque de rigueur de l'écriture.

FRANCINE TREMBLAY



GILLES JOBIDON
L'âme frère
Montréal, VLB éditeur, 2005, 128 pages
(Collection « Fictions »)

En 2003, Gilles Jobidon obtient le prix Robert-Cliche pour *La route des petits matins*. Depuis, il cumule les récompenses (prix Ringuet 2004, prix Anne-Hébert 2005) pour ce premier livre, pourtant boudé par plus d'une maison d'édition. *L'âme frère* est son deuxième roman, dans lequel il se penche avec gravité sur le thème de l'intolérance et sur son corollaire obligé : l'exclusion. Jean Fillio et son amant, Nicolas d'Aucy, sont reconnus coupables de bougrerie – une appellation ancienne pour désigner l'homosexualité – un crime contre nature en 1691 ; « seuls bestialité, infanticide et régicide sont supérieurs en disgrâce, en abomination » (p. 15), déclare le magistrat saisi de l'affaire. La justice inflige la peine du fouet aux amants. Fillio est marqué au fer rouge et proscrit de la colonie à perpétuité. Favorisé par sa position sociale, d'Aucy est

condamné à deux ans d'internement dans un asile. Néanmoins, il ne survivra pas à son désespoir. C'est le destin de Fillio qui se construit au fil de la narration : son enfance auprès d'un père aimant, ses études de médecine, son adolescence flétrie par un homme d'Église, l'amour de Nicolas, les années d'exil et la rencontre avec Blanche, la fille de son amant.

La portée de la première phrase du roman interpelle déjà le lecteur : « L'hiver est bien fini mais on ne sait jamais » (p. 9). Ces mots anodins, à première vue, évoquent une mise en garde. Cette histoire, qui se déroule en Nouvelle-France, peut se répéter à tout moment. Elle déborde du cadre géographique et du contexte historique. Du reste, Jobidon évite de s'enliser dans la précision des faits. La recherche semble d'ailleurs sommaire. L'asepsie, pour ne choisir qu'un exemple, s'est généralisée au début du siècle dernier, aussi, « les masques et les gants que l'on met de peur d'attraper la mort » (p. 83) constituent sans doute un anachronisme, mais, comme le souligne Milan Kundera dans son dernier essai, le romancier n'est pas le valet des historiens, surtout quand l'essentiel est autre part.

Hormis les circonstances, le récit de Jobidon transcende également la nature du bouc émissaire – l'homosexuel – en dénonçant le favoritisme, l'exploitation abusive des petites gens, le racisme et le dogmatisme étroit de l'élite. L'auteur nous rappelle habilement que l'intolérance est un phénix pernicieux qui renaît épisodiquement. Elle se nourrit du mépris et de la peur atavique de la Différence. Quelques passages s'approprient les arguments d'un « certain » discours tout à fait contemporain. Thomas de Fougères (amère ironie, puisqu'il s'agit de l'abuseur de Fillio) s'inquiète « qu'un jour prochain on ne voit marier dans des églises ignominieuses un père avec sa fille, un fils avec sa mère [...] que, si l'on n'y fait point, tout un chacun ira bientôt sur les grands chemins un anneau dans le nez et les cheveux rouges dressés contre le Ciel » (p. 57). *L'âme frère* n'est donc pas précisément un roman *d'époque*. L'auteur signe plutôt une histoire intemporelle, empreinte d'humanité.

Le grand intérêt de l'œuvre repose sur une langue sobre et poétique qui décuple l'intensité du propos. Chaque mot est pesé, chaque phrase, mesurée. Jobidon élague patiemment sa prose afin de susciter la réflexion. Son style épuré rappelle cette technique ancestrale qu'est la culture du bonsaï. « Thomas de Fougères. On pense l'envoyer évangéliser ceux des bois. On dit les Indiens. On dit les Sauvages. Le temps que ça prend à la poussière pour retomber » (p. 53). En cinq phrases resserrées, tout est là. Ces quelques lignes, au milieu d'une page, suffisent à camper un personnage ambigu, suggérer un climat équivoque. Aucune coupure inutile cependant, au-delà du procédé stylistique, l'écriture fragmentaire de l'auteur demeure achevée et unifiée.

Jobidon s'exprime dans un langage semi-inventé qui, à l'écoute, s'apparente au vieux français. Des tournures de phrase qui écorchent habituellement les oreilles sont réhabilitées afin de produire une sonorité particulière, façonner des images, imprimer un rythme. On y parle *des ceusses, d'aussi tant beaux sourires*, de *regard si tant pareil* et même *de que c'est*... La pluie *rosine*, les amants sont *enchaleurés de l'amour*, *l'inespérance* et *l'empirance* menacent. Cette réinvention de la langue présente des dangers. Elle ne doit pas se perdre dans *l'apprêté*. Elle exige également une grande vigilance afin de préserver l'uniformité du texte. En général, Jobidon évite judicieusement ces écueils. Une fois ou deux peut-être : l'impression illusoire de lire la traduction maladroite du mode d'emploi d'un appareil ménager fabriqué en Chine... Une perception trop fugace pour ternir l'harmonie de l'ensemble.

Une lecture à voix haute peut facilement nous convaincre de la musicalité du texte. Le verbe *dire* – conjugué au présent et à la troisième personne – jaillit comme un riff. Il émaille le texte à la manière d'un leitmotiv. « *On dit* que c'est punition de Dieu » (p. 17). « *On dit* [...] que là-bas, [...] certains Sauvages mâles sont des bougres légitimes » (p. 39). Ces *on-dit* traduisent l'atmosphère délétère qu'engendrent l'ignorance, la rumeur et le fatalisme. Le « *dire* » des héros du récit trouve sa source au fond d'eux-mêmes. Il est tantôt un déclencheur d'action, tantôt l'expression sincère de leurs sentiments : l'allégation qui les autorise à s'affranchir. « Elle dit [...] que tout chant de la vie lui chatouille l'oreille » (p. 76). « Il dit : "C'était un homme rare. Il est peu d'hommes natifs et mortifs de la mer" » (p. 112). « Elle dit que l'amour bénit la terre » (p. 123). Associé à des mots chantants et chargés d'émotion, ce verbe impose un rythme tranquille au roman.

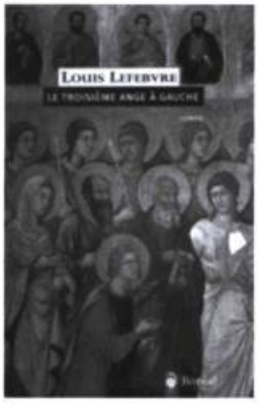
Teintée d'une poésie délicate, la facture accomplie de Jobidon confirme son talent d'écrivain. *L'âme frère est* un livre magnifique qui cimentera, souhaitons-le, son assise en littérature.

GINETTE BERNATCHEZ

Teintée d'une poésie délicate, la facture accomplie de Jobidon confirme son talent d'écrivain. L'âme frère *est un livre magnifique qui cimentera, souhaitons-le, son assise en littérature*

LOUIS LEFEBVRE
Le troisième ange à gauche
Boréal, Montréal, 2005, 266 pages

Quatrième roman de Louis Lefebvre, *Le troisième ange à gauche* est un roman de quête du père mais aussi un roman de quête des origines (ou de soi) et de quête d'identité. Le narrateur, Jean-François Beaupré, un généticien qui pratique sa profession à Montréal, quitte un congrès de génétique à Boulogne, après avoir prononcé sa conférence, et se rend dans une ville de Toscane à la recherche d'une vieille dame, internée dans une clinique, avec qui son père, voyageur de commerce dans les sacs de cuir importés d'Italie, a entretenu une liaison secrète mais néanmoins très intime. Il entend mettre un visage sur cette mystérieuse Franca, fille d'un riche négociant, qui a échangé une longue correspondance avec son père, ainsi que le révèlent le paquet de lettres soigneusement ficelées qu'il a découvertes cachées dans un classeur en faisant le ménage du bureau de son père, peu après sa mort. Au cours de cette quête, il rencontre une jeune Québécoise de 24 ans, Nathalie, qui visite les musées italiens en compagnie de son copain amateur d'art, Sébastien, qu'elle est contrainte d'interner à la suite d'une crise qui ressemble à un delirium ou à une démence profonde. Cette Nathalie, qu'il apprend à connaître, l'amène à se remettre en cause, à remettre en question son existence, lui qui a laissé à Montréal une femme qu'il aime mais à qui il refuse de donner un enfant. Au contact de cette jeune femme attachante, il apprend à se mieux connaître. Et c'est transformé qu'il peut rentrer à Montréal et retrouver sa compagne.



Le titre, énigmatique, rappelle la *Maestà* de Duccion di Buoninsegnam, un peintre italien qui a réalisé, au début du XIVe siècle, ce tableau conservé dans un musée de Sienne que visite Jean-François. « Un ange détonnait sur le côté gauche du tableau, avec sa peau foncée, son regard perdu ailleurs et son expression triste. Jean-François se fraya doucement un chemin dans le troupeau de Japonais et vint se placer devant l'ange. Voilà, l'image en miroir est parfaite, pensa-t-il. Chaque personnage de 1300 a son double de 1980, cet ange, c'est moi. Les cicatrices d'acné en moins, on n'est pas un ange pour rien » (p. 36). Contrairement à ce que laisse toutefois entendre le titre, *Le troisième ange à gauche* n'est pas une réflexion sur l'art ni sur les peintres et musées italiens. C'est plutôt, de la part du narrateur, une réflexion sur sa propre vision du monde, un monde qu'il rêve de changer, un peu comme Sébastien. C'est encore une réflexion sur la liberté, comme le peintre en a fait preuve en peignant un ange qui regarde dans la direction opposée des autres à ses côtés, comme le prouve aussi la relation secrète de son père, sans doute lui aussi à la recherche d'un monde nouveau, d'une renaissance, en somme.

Le roman de Lefebvre, comme ses trois autres d'ailleurs, est écrit dans une langue agréable, d'une grande richesse d'évocation, qui tâte parfois la poésie. Comme *Table rase*, son roman précédent, qui amenait son héros à Québec et dans l'Île d'Orléans, le romancier privilégie le thème du voyage, de l'errance, de la quête de soi dans un monde où le narrateur ne se sent pas à l'aise, où il cherche réponses à ses questionnements. Des allusions à l'actualité parsèment le récit, en relation souvent avec la violence, celle des Brigades rouges qui sèment la terreur dans l'Italie du début des années 1980, des nombreuses grèves qui ont perturbé tout le pays à la même période et des attentats néo-fascistes, tels celui contre la gare de Bologne qui a fait alors 90 morts.

AURÉLIEN BOIVIN

SUZANNE MARCIL
Ce n'est rien
L'instant même, Québec, 2005, 180 pages

Lulie, la narratrice de *Ce n'est rien*, est une fillette d'une dizaine d'années frondeuse et espiègle. D'entrée de jeu, elle nous apprend que sa naissance ne fut pas souhaitée. Sans farder les faits, sa mère lui confie un jour que leur médecin de famille aurait pu *arranger ça*, malheureusement, ce dernier était en vacances au moment où Lulie s'est implantée dans son utérus.

Il ne faut pas se méprendre sur le sens de ce préambule. Lulie avoue qu'elle ne s'attendait pas à cela, mais elle neutralise immédiatement la portée de cette révélation – il n'en sera d'ailleurs plus question par la suite – en s'émerveillant sur le monde qui l'entoure. « Le ciel est rempli de petites mousses blanches ; tout comme le Minou, les nuages muent pour l'été » (p 12). Cette entrée en matière donne déjà le ton au roman, tout en confirmant la justesse du titre choisi par Suzanne Marcil, *Ce n'est rien*. La poésie polit les rugosités de la vie.

L'action se déroule dans les années soixante-dix et pour peu qu'on se souvienne de cette époque, la reconstitution de Marcil est réussie, voire savoureuse. Lulie est la benjamine d'une famille modeste de quatre enfants. Elle est née dans une grande ville, mais elle a passé tous ses étés en *semi-campagne*, dans un chalet. Jusqu'au jour où, apparemment par souci d'économie, son père eut l'idée d'installer sa famille en permanence dans cette *banlieue de la banlieue*. Avec humour et lucidité, Lulie nous décrit le décor un peu bancal dans lequel elle évolue. C'est une observatrice redoutable. Nous faisons la connaissance de ses parents – des adultes plus fatigués que mal intentionnés – et du reste de sa *tribu* : le *frère-roi* et « les trois femelles qui n'ont pas leur mot à dire » (p. 18). Les mésaventures de Lulie se multiplient en élargissant par cercles concentriques son univers : ses grands-parents, les ami(e)s, la parenté, les voisins. Au fil des saisons, les petits drames de sa vie quotidienne se dénouent tandis que d'autres calamités se profilent à l'horizon.

Lulie partage ses pensées avec le Chien, un animal bien visible, aux répliques imaginaires. Le Chien fait toujours preuve de bon sens quand sa jeune maîtresse manque de discernement. Il est un allié de taille, son meilleur ami dont l'antique sagesse restaure l'organisation peu harmonieuse du petit monde de Lulie. Lorsque les explications du Chien ne suffisent pas, Lulie a recours au dictionnaire : un outil plutôt inadapté pour éclairer la réalité complexe des adultes.

L'héroïne de Marcil est impulsive. Elle s'exprime dans un langage imagé et direct. « Je n'ai pas la langue dans ma poche, mais que ferais-je d'une langue de poche ? » (p. 80), avoue-t-elle. Sa spontanéité occulte cependant une tristesse sous-jacente. Lulie camoufle son inquiétude derrière des répliques acérées et une petite délinquance de façade. Par un jeu d'esquive, elle escamote l'essentiel, ce qui, trop souvent, cantonne le récit dans l'anecdotique. Une trame narrative filiforme, soutenue par la chronologie des événements (les faits couvrent une année), éclipse la nature des liens qui unissent les personnages. *Ce n'est rien* est le premier roman de Marcil. Elle a cependant déjà publié deux recueils de récits. Ce type de narration s'accorde peut-être davantage à son style.

Comme tous les enfants, Lulie appréhende l'abandon et la solitude. « Il faudra

qu'un jour le Chien m'explique pourquoi les liens se brisent, et s'ils se réparent avec du fil de plomb et un fer à souder » (p. 103). C'est pourquoi elle a conclu un pacte avec lui. « Il a promis de ne pas m'abandonner tant que je vivrai dans cette maison, après, ce sera son affaire » (p. 173). Ces tête-à-tête empathiques avec son alter ego rectifient le point de vue tranchant et unique de la narratrice. Ils apportent une fraîcheur piquante au roman en nuançant suffisamment le récit pour nous permettre de goûter à la poésie aigre-douce de Suzanne Marcil.

GINETTE BERNATCHEZ

GÉRALD GALARNEAU
Motel Riviera
Les Éditions JCL, Chicoutimi
2005, 264 pages

Depuis une vingtaine d'années, Gérald Galarneau a écrit plusieurs pièces qui ont été jouées à la radio et, comme nouvelliste, il a participé à plusieurs collectifs. *Motel Riviera* est son premier roman, un thriller, qui ne manque certes pas d'originalité dans son approche et dans sa façon, si bien que l'ouvrage a été retenu parmi les finalistes du prestigieux prix littéraire Saint-Pacôme du roman policier en octobre 2005.

De retour de Québec une journée avant le moment prévu, Pierre Vaugeois rentre à Belœil incognito pour découvrir que sa femme se rend dans un motel en galante compagnie. Pourtant loin d'être irréprochable lui-même, il n'en décide pas moins de faire expier sur-le-champ à la coupable cette avanie et il improvise un scénario astucieux pour arriver à ses fins. Mais c'est sans compter sur les impondérables, qui finiront par le rattraper pour le désarçonner et pour rendre sa version des faits de plus en plus suspecte.

Motel Riviera est un livre rempli de coups de théâtre et de rebondissements. Il présente une intrigue qui nourrit très convenablement ces quelques centaines de pages que le lecteur dévore sans reprendre son souffle. Simple au départ, l'intrigue se complexifie de nouveaux éléments à mesure qu'elle se développe, et elle prend des proportions insoupçonnées et des avenues inattendues.

L'action est donc particulièrement bien ficelée et l'auteur a manifestement mis une grande minutie à en harmoniser les différentes péripéties, qui sont par ailleurs présentées de façon exclusivement linéaire. Tous les éléments, qui sont nombreux et de l'ordre souvent du détail, se répondent rigoureusement pour créer un tissu bien serré dont on sort satisfait, avec la hâte pourtant de lire un autre roman d'une aussi bonne tenue. Il faut dire que tout se passe dans un temps très court, dans une seule nuit, ce qui favorise l'unité et l'efficacité de l'action, tout en imposant de fortes contraintes sur la consécution des événements.

Le narrateur omniscient propose un style en général syncopé, marqué par des phrases courtes et lapidaires qui donnent du rythme à la narration qui, autrement, pourrait souffrir d'une certaine stagnation. Ce narrateur-dieu, en effet, met beaucoup de soin à nous faire partager les réactions et les pensées intimes de tous les personnages en présence, minute après minute, péripétie après péripétie. Sans doute l'intérêt n'en est-il aucunement diminué, bien au contraire, mais il en va autrement de la rapidité d'exécution.

Le style est bon sans être exceptionnel. L'auteur a notamment le travers de toujours mentionner le prénom et le nom des personnages en présence, insuffisamment soucieux de varier les désignations et d'utiliser des synonymes. Cet aspect peut finir par agacer, surtout lorsqu'on se met à le remarquer. Il s'agit par ailleurs d'un style très descriptif, dépouillé, mais précis et efficace, qui se prête plutôt bien au genre et confère au roman une cadence que les introspections minutieuses pourraient autrement compromettre.

CLÉMENT MARTEL

SONIA MARMEN
Cœur de Gaël,
tome IV *: La rivière des promesses*
Les Éditions JCL, Chicoutimi, 2005, 662 pages

Le phénomène Sonia Marmen n'est pas seulement surprenant, il est exceptionnel dans l'univers des auteurs québécois. Songeons que, jusqu'à la fin de l'année 2003, cette nouvelle romancière était une parfaite inconnue en littérature. Bien qu'elle fût attirée par l'écriture et qu'elle eût déjà rempli ses tiroirs de nombreux textes, elle n'avait rien publié encore. Moins de deux ans plus tard, elle a fait paraître quatre romans, des briques qui totalisent près de 2 500 pages composées dans une typographie serrée. Et ces livres sont tous des succès de librairie : à la mi-octobre 2005, 220 000 exemplaires vendus, tous titres confondus, alors même que deux de ces titres seulement ont été vraiment diffusés à l'extérieur du Québec. Car la série *Cœur de Gaël* n'a pas séduit seulement les lecteurs d'ici ; les maisons d'édition françaises s'en sont emparées avec empressement. Récemment, les droits de traduction et de diffusion ont été acquis par un éditeur allemand. Et il se pourrait bien que ce ne soit pas fini.

Destin enviable, que tous les auteurs voudraient connaître ! Symbole, aussi, qui indique que le marché du best-seller international est aussi accessible aux Québécois.

C'est en s'intéressant à ses lointains ancêtres que Sonia Marmen a eu l'idée de cette saga, une idée qu'elle a enrichie par des recherches opiniâtres et par une documentation approfondie. Elle a pu ainsi remonter jusqu'en Écosse et reconstituer avec précision le mode de vie dans les Highlands au début du XVIII[e] siècle, où se déroulent les deux premiers ouvrages de la série. Les deux derniers se situent en Nouvelle France, pendant la période entourant la Conquête et, cette fois, Marmen nous convie à la découverte des mœurs ayant cours chez les premiers colons, les autochtones et les envahisseurs anglais.

Dans l'ensemble de l'ouvrage, l'histoire est bien plus qu'un décor, bien plus qu'une toile de fond prétexte à une action qui fait largement appel à la sensibilité et à l'émotion. Au contraire, l'auteure met un soin particulier à camper le milieu de vie de ses personnages et à décrire les événements qui conditionnent leurs réactions et leur mode de pensée. Dans son approche, c'est l'histoire qui fait l'homme, non l'inverse.

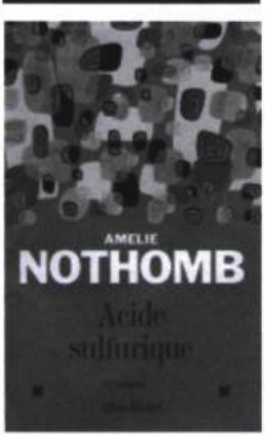
Avec *La rivière des promesses* le dernier volet de cette suite se referme. Pendant la Guerre de la Conquête, enceinte d'Alexander, un soldat anglais originaire d'Écosse, Isabelle a été contrainte d'épouser sans amour un notaire de Montréal. Or, son amant, réputé mort, est toujours vivant et elle le revoit par hasard. Rencontre décevante qui confortera Alexander dans sa décision de s'exiler dans la forêt profonde pour s'adonner à la traite des fourrures, s'intégrer aux tribus de « Sauvages » et y trouver une nouvelle vie, elle aussi cruelle. Lorsque survient la mort du notaire, Isabelle accepte de le suivre dans un domaine peu accessible de la forêt profonde, mais il faudra aux amants faire un long cheminement, parsemé d'embûches, avant de se retrouver vraiment.

Une intrigue complexe, fertile en rebondissements et en péripéties, dans laquelle l'intérêt du lecteur est sans cesse sollicité de toutes parts. Des personnages du passé surgissent pour assouvir leurs vengeances personnelles. L'action est aussi pimentée par l'existence prétendue d'un trésor enfoui qui détermine la

convergence des convoitises et justifiera de nombreux crimes et trahisons. La romancière navigue dans cette action avec une maîtrise certaine. En dépit d'un foisonnement de personnages et d'une multitude d'incidences diverses, elle parvient à une intégration telle que la cohérence est indiscutable. Au fil des tomes successifs, on sent qu'elle a pris de l'expérience, de l'assurance et du doigté, et ce dernier livre la révèle en pleine possession de ses moyens. La technique romanesque a évolué ; l'alternance des narrateurs, qui constituait le fondement du premier roman, a été graduellement abandonnée pour céder la place à une narration linéaire omnisciente qui donne davantage de recul dans l'observation des acteurs et confère plus d'objectivité dans le développement des thèmes, aussi bien que dans la description des caractères.

Il en va de même du style qui s'est considérablement affiné en cours de route. Un style, au demeurant, sans grandes prétentions littéraires, constitué de phrases courtes et descriptives principalement, qui offre pourtant beaucoup de variété et de souplesse, qui s'adapte bien aux différents temps de l'action. Ce style a le mérite d'être accessible et de répondre aux besoins du large public auquel il s'adresse.

CLÉMENT MARTEL



AMÉLIE NOTHOMB
Acide sulfurique
Éditions Albin Michel, Paris
2005, 192 pages

Le quatorzième opus d'Amélie Nothomb ne révolutionnera certes pas le genre, mais il a l'heur de faire preuve d'originalité : à moitié roman, à moitié essai, *Acide sulfurique* sonne comme une note discordante dans le concerto de la rentrée d'automne. Si plusieurs critiques n'ont pas semblé apprécier son cri nasillard, je dois dire, pour ma part, que je me suis laissée aller à écouter ce son un peu râpeux et que j'y ai trouvé une tournure inspirée.

Acide sulfurique est un clin d'œil au phénomène de plus en plus envahissant de la télé-réalité. Dans ce roman, Nothomb pousse à l'extrême le pouvoir des producteurs télé et explore tour à tour la fascination béate, la passivité, la soif de pouvoir des téléspectateurs, qui deviennent les complices interactifs d'une émission sans précédent où les participants sont éliminés l'un après l'autre, au sens fort du terme. *Concentration*, c'est le titre de l'émission, pointe 95 caméras sur des prisonniers de tous âges et de toutes conditions, recrutés au hasard des rues, qui croupissent dans un camp où des kapos, soigneusement sélectionnés pour leurs qualités de bourreaux, les humilient, les insultent, les affament, les battent, les condamnent à mort selon leur bon vouloir. L'œil avide des caméras — et celui des spectateurs, qui savoure volontiers l'horreur — épie chez les prisonniers chaque signe d'inquiétude, d'angoisse, de désespoir, en attendant qu'ils soient mis en danger et qu'ils rejoignent la file des condamnés du jour, quand ils seront devenus trop amaigris, trop faibles, moins performants. Au milieu de toute cette horreur se dessine une petite tache lumineuse, CKZ 114, une jeune prisonnière d'une beauté magnétique, qui devient rapidement l'égérie des « participants » et leur apprend le pouvoir de la fierté et de l'orgueil.

Même si ce nouveau roman de Nothomb n'est pas un bijou de style où fleurissent les métaphores et où nous attendent, au détour d'une page, des phrases chargées d'émotion, il a le mérite de nous offrir un sujet audacieux, qui a le culot, voire l'impudence de proposer une trame narrative qui exploite les fantômes de l'Holocauste et tous les malaises qui ne cessent d'entourer cette horreur sans nom qui a connu tant de spectateurs passifs, souvent aussi fascinés qu'indignés par l'ignominie. Comme tous ceux qui ont eu autrefois connaissance du génocide juif (et comme tous ceux qui ont aujourd'hui connaissance des génocides en cours : au Tibet, au Timor oriental, au Darfour, au Rwanda...), les personnages-spectateurs de Nothomb admettent l'inhumanité de telles actions, mais ne font rien et demeurent incapables de détacher leurs yeux du petit écran, se disant : « Nous n'avons pas le droit de de ne pas regarder ça : il faudra témoigner pour tant d'horreur, il faudra rendre des comptes » (p. 176). Mais, trop soulagés de se trouver dans leur salon et non dans le dortoir des condamnés, les bien-pensants pensent leur bien tout haut... et ne font rien.

Si on lit *Acide sulfurique* pour ce qu'il paraît être, sans trop creuser l'intrigue, sans saisir les allusions que Nothomb fait aux camps de concentration juifs, à l'auteur italien Primo Levi (qui fut prisonnier au camp d'Auschwitz et qu'on reconnaît ici sous la figure de EPJ 327, alias Pietro Livi), et même à l'héroïne du film *Dogville* (du cinéaste Lars Von Trier), on traverse un roman éminemment cynique qui critique habilement la soif de pouvoir des médias, les dangers de la télé-réalité, l'apathie dans laquelle se complaît la masse indéfinie des télévores.

Mais si on le lit attentivement, en acceptant que le roman puisse aussi parler d'autres choses, notamment de la réalité que les journalistes internationaux capturent chaque jour dans leur caméra et diffusent à l'heure des repas, de l'horreur quotidienne insuffisamment dénoncée, voire adoucie par sa régularité, sa prévisibilité, *Acide sulfurique* se révèle fort, corrosif, explosif.

CHANTALE GINGRAS

ÉRIC McCOMBER
La mort au corps
Vent d'Ouest, Gatineau, 2005, 299 pages

Ouf ! On sort littéralement broyé de cette lecture du deuxième roman d'Éric McComber, *La mort au corps*. Dans un souffle qui rappelle les élans de Christian Mistral, l'auteur fait pénétrer le lecteur dans l'univers désœuvré d'une bande de jeunes musiciens qui s'adonnent aux plaisirs interdits - sexe, drogue, alcool. La violence est omniprésente dans le quotidien de ces garçons, violence inouïe, impensable, voire caricaturale. C'est dans la première partie du récit que les coups sont les plus rudes et les figures féminines, quasi absentes. Lorsque le narrateur atteint l'âge adulte, les femmes se mettent à défiler au rythme des pages du livre et à meubler les fantasmes du jeune homme, qui se voit souvent empêcher, pour des raisons loufoques, le plaisir orgasmique. Le ton du récit est fortement irrévérencieux : on y parle d'excréments, de vomissures, de mauvaises odeurs. Côté sexe, les détails sont dits crûment, sans détour et sans pudeur. La langue québécoise du milieu populaire, avec son vocabulaire imagé, sa syntaxe anarchique ainsi que son rythme lent et lancinant, est rendue par l'auteur avec un souci d'authenticité sans équivoque. Rien n'est exagéré dans l'illustration de ce parler cherchant à se dire naturellement et à éviter les travestissements qui serviraient un esthétisme quelconque. La mort du héros laisse pantois ; il vit en larve, il meurt en larve, au cours d'une beuverie où il fête un peu fort et ingurgite un muffin aux ingrédients toxiques. Le narrateur décrit sa propre mort, le malaise extrême, l'entrée dans la chambre, l'affaissement, et puis *shlaak*, pour le paraphraser lui-même, tout s'arrête. Fin plutôt désopilante, tout comme

l'existence de cet antihéros qui conserve son cynisme jusque dans la narration d'une descente aux enfers, où il se voit dédoublé et grotesquement affalé sur le lit. De quoi donner des frissons aux amoureux de tragique et de sublime !

ARIANE GAGNÉ

PIERRE PÉJU
Le rire de l'ogre
Gallimard, Paris, 2005, 311 pages

Le rire de l'ogre reprend la réflexion sur les rôles de la résistance et des collaborateurs au temps de l'occupation allemande pendant la Deuxième Guerre mondiale. Il s'agit du récit d'une vie : nous rencontrons Paul Marleau, le narrateur, dans le cadre d'un échange de lycéens âgés de seize ans, dans une petite ville bavaroise, dans les années 1960. Il flaire cependant le drame qui soude les habitants les uns aux autres : deux hommes, l'un médecin, l'autre un petit industriel, ont assisté aux atrocités commises par les SS en Ukraine, plus particulièrement l'exécution sommaire d'enfants juifs. Le médecin réussit à survivre. Dans un accès de folie, l'autre étrangle son fils et sa fille et meurt dans un asile. Paul s'éprend de la fille du médecin, Clara, qui tente de capter avec sa caméra ce qui se cache sous les apparences. Par des retours en arrière, le lecteur apprend l'horreur des événements en Ukraine que le temps ne réussit pas à faire oublier, ni après la Révolution après Mai 1968, ni pendant la carrière de sculpteur de Paul, tandis que Clara poursuit sa carrière de photographe de guerre. Pour eux, le passé est dominé par le visage de l'ogre qui aurait dévoré les enfants sans l'intervention d'une fée-sorcière ne permettant pas que l'avenir du monde soit tué.

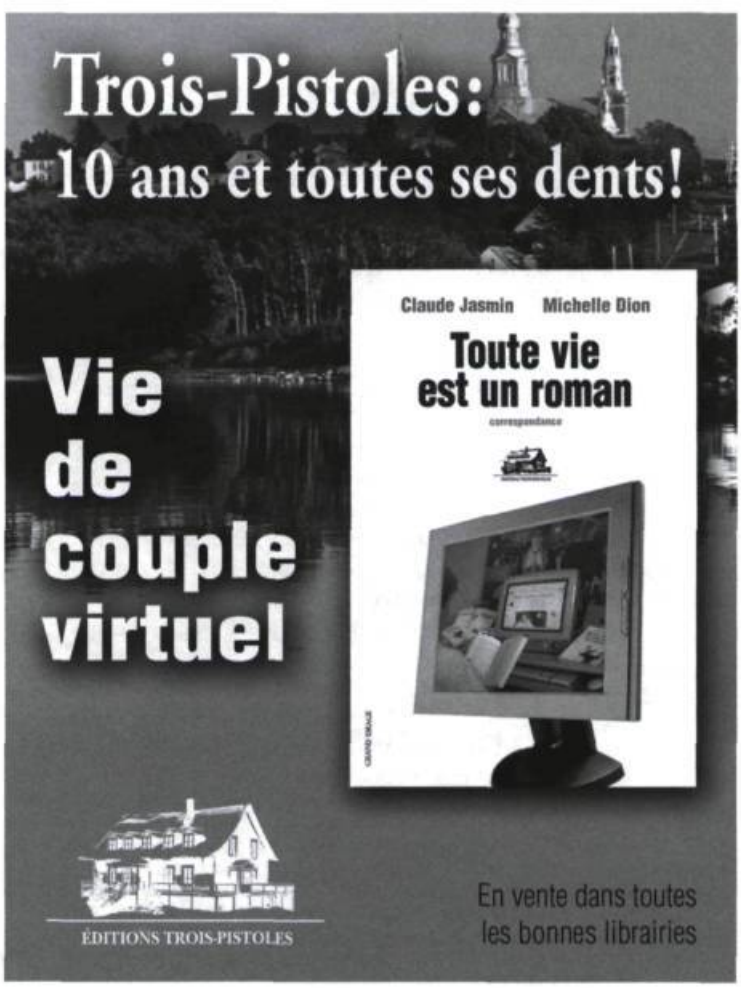
Malgré une écriture souvent lourde et malhabile, le roman réussit à capter le silence que des communautés, tant allemande que française, peuvent imposer quand il s'agit d'un des leurs. Impossible de masquer la terreur par du folklore et des visages souriants, elle habite ceux qui découvrent lentement le passé des pères. La leçon que nous donne Péju dépasse celle d'un cours d'histoire : après l'holocauste, il n'est pas possible de faire comme si la mise à mort systématique et froide d'un groupe n'était qu'un accident de l'Histoire. Car il faut parler des morts pour que ces enfants, ces femmes, ces hommes n'aient pas été tués en vain. Ils forment devant nous une file interminable, muette. Ils accusent : nous, le monde, ceux qui n'ont rien fait pour les défendre et les autres qui voudraient qu'ils tombent dans l'oubli parce qu'ils dérangent. Chaque photo de Clara est un hommage à ces disparus, comme le sont toutes les sculptures de Paul qui reprennent inlassablement le thème de la cruauté de l'homme. Péju termine son récit sur une note pessimiste : il est peu probable que la troisième génération se souvienne du génocide. Pour eux, c'est devenu une manchette qui faisait jadis la une dans les journaux à sensation.

HANS-JÜRGEN GREIF

ERIC WRIGHT
Mort d'une femme seule. Une enquête de Charlie Salter
Lévis, Éditions Alire, 2005, 245 pages

L'enquêteur Charlie Salter revient à la charge un peu malgré lui dans cette traduction d'un roman que l'auteur torontois Eric Wright a publié à l'origine en 1986. C'est son ex-femme, Geraldine, qui le force à entreprendre une enquête visant à élucider les circonstances qui ont mené au meurtre de Nancy Cowell, une agente de réinsertion sociale, femme célibataire et sans famille pour mettre la pression nécessaire pour faire avancer l'enquête – ce que fait sans vergogne Geraldine. Aussi Geraldine profite-t-elle de ce prétexte pour renouer avec Salter, qui ne voit pas d'un bon œil cette réconciliation inattendue.

Le récit d'Eric Wright correspond au roman policier traditionnel en ce qu'il fait intervenir un enquêteur plutôt gentilhomme, père de famille et époux presque modèle, qui ne cache pas à son épouse les retrouvailles – Annie, la femme de Salter, souhaite même rencontrer Geraldine ! –, bref un homme qui n'a rien à envier à la classe d'Hercule Poirot ou à la droiture de Maigret et qui entreprend de rapiécer la trame d'un meurtre dont les principaux suspects sont connus du lecteur dès l'abord.

L'intérêt du roman provient peut-être des discussions animées entre Salter et son ex, qui débattent de la condition féminine, de la libération de la femme, instiguées par la propension de la victime, Nancy Cowell, à chercher l'âme sœur par l'intermédiaire des petites annonces, façon de faire qui lui a permis de rencontrer un certain nombre d'hommes – et Salter, monogame et traditionaliste, se montre peu ouvert au libertinage féminin... Bref, *Mort d'une femme seule* ne renouvelle pas le genre, mais la fluidité du style de Wright et la facilité pour le lecteur de suivre les développements de l'enquête font de cette œuvre un bon roman de gare. Je l'ai d'ailleurs lu d'une traite à bord du train entre Montréal et New York !

STEVE LAFLAMME